

DOMINIQUE PETITJEAN

RECHUTES

artyuiop.fr

RECHUTES

AMIS, ma plume étant parvenue à ce que l'expérience de l'âge me soit venue sans avoir vécu c'est à votre pertinence que je soumetts ces "RECHUTES" qui, quand ce n'est dans les bas fonds d'une poésie inassouvie où les rimes diffèrent la tentation de mon âme de s'incarner sur la terre pour que l'amour promis demeure dans l'infini, s'attardent dans le vide illimité de l'aire vierge des pages tant qu'éternellement ne séjourne dans l'éther constellé la place occupée par mon corps en mouvement dans l'espace.

LES pages qui se disputent
ces "RECHUTES"
sont des fragments
d'un seul et même miroir,
où tout un chacun peut y voir
le savoir que je n'ai pas acquis,
l'amour que je n'ai pas conquis,
d'une vie que je n'ai pas saisie.

RECHUTES

UN AMOUR DÉPOURVU DE VISAGE

page : 7

LA FORÊT DE MON OMBRE

page : 19

CASCADE

page : 43

Rechute - I -

page : 61

LE CHEMIN DE LA PAGE

page : 77

RECHUTE - II -

page : 97

LE TEMPS, EN DERNIER LIEU, JE L'AI PERDU.

page : 115

COSMAGONIE

page : 137

MON ÂME

page : 149

RECHUTE - III -

page : 167

RECHUTE - IV -

page : 183

à propos

page : 201

UN AMOUR
DÉPOURVU DE VISAGE

*L'orgiasme où, en l'écrivant,
mon âme désemparée se détache
du tohu-bohu d'un commencement.*

LAS de recopier fidèlement les livres je m'enhardis,
armé de ma propre plume,
sur le chemin des pages qui repasse,
vierge encore de la rencontre d'un visage,
par la promesse qu'un garçon rêveur s'était faite,
troublé par les emballements de son cœur
dans une taille agrandie et un torse élargi,
d'être ravi par la belle énamourée
qu'Éros désigne le jour venu
à l'homme ouvrant les bras à l'inconnu.

PRÉCÉDÉ par les mots déjà mis sur toutes choses
j'attends de cette ballade
que l'ébranlement de la chair impose
au point que l'écho de la rime dépassée
ne sera sur mes doigts compté,
qu'elle me rapproche de la silhouette de la femme
qui se dénude
opale sous la lune,
à suffisamment de lieues
pour ne pas lever les yeux
vers le grondement de tambour
d'un cœur fou de s'approcher du jour
où il sera le conquérant à son tour.

REMETTRAIS-je à demain ma rencontre avec la Vénus
ruiselante de boucles brunes
sous la douceur d'une lune
qui ne cesse dans ses retraits silencieux,
après la beauté ronde de ses retours,
de rajouter des jours
à l'impatience de mon sang bouillant d'être initié,
dans une étreinte opportune,
aux plaisirs charnels de l'amour,
si de nouvelles et belles phrases
ne déroulaient devant mes yeux
les pleins et les déliés d'un idéal amoureux ?

Si l'art d'aimer est sécrété par nos poèmes
avant de se retrouver dans notre sang,
maintenant que me sourient les tournures avenantes
des phrases intrigantes
qui éclairent par avance
le plaisir des sens,
jusqu'à quel terme cette quête de la bien-aimée
me privera-t-elle de tout autre but que de l'écrire.

DIS-toi, mon âme,
qui fidèlement m'accompagne et boit mon pleur
de ne toujours pas être un chevalier vainqueur,
que nous seront précédés en toutes saisons
sur la ligne fuyante de l'horizon
par les tournures mouvantes des phrases désirantes
tant que du fond d'une intime fêlure
tu me susurres
que le quotidien du chemin,
une fois dépassé l'acte d'aimer,
ne nous soit moins enchanteur
que la broderie des rimes y conduisant mon cœur.

SEULE confidente de mon poème
tu partages, mon âme,
l'amour et son manque ayant été scandés,
voilà bientôt huit siècles par les troubadours
le long des sentes fleuries menant au pont-levis
du château de leur reine,
ma folie d'arpenter sous un nouveau jour
le chemin blanc des pages
qui traverse le temps sans voir le paysage
si, à la lumière des nuits,
les mots d'encre noire ne cessent de rehausser
la beauté des traits de l'aimée désirée
que je poursuis dans des rêveries.

Un amour dépourvu de visage

JE ne peux incriminer ma plume
de me priver de ma dulcinée
puisque le talent demandé
pour transcrire un rêve
n'est rien en comparaison de l'abattage
que le chevalier doit déployer
pour conquérir l'élue
à l'intimidante beauté.

UNE manie triste d'écrire réveille en moi cette prière
dont le chapelet de mots est appelé à se transmuier
en perles de sang de la promesse
qui, sensible aux poèmes de l'amour courtois
qui noblement l'instruisent
sur le chevalier de son choix,
accordera les intimités permises
à la voix de mon émoi.

TANT que ma plume allante
devancera mon attente
en tressant,
avec des boucles de mots d'encre noire
perlées de rimes chatoyantes,
le portrait de celle vers qui je vais,
jamais je ne verrai dans le miroir
sans mémoire de son boudoir,
l'élue de mon cœur me sourire
en démêlant ses longs cheveux défaits
par la tendre sauvagerie
d'une première nuit d'amour.

AVANT que la mort prive mon âme de son dernier mot
vais-je traverser le retour des saisons
sans que ne s'entrouvrent, dans la pâmoison d'un baiser,
les lèvres de la dame à la bouche cerise
qui enlumine les pages du roman
qui enferme les amants
dans le carcan de l'amour courtois
qui élève le vulgaire au-dessus du grivois,
autrement que dans le bonheur de découvrir
la quintessence de son désir
lorsque s'accouplent les rimes embrassées
avec lesquelles je devise ?

TOURNE le dos, mon âme,
à ce refrain d'un autre temps
où le héros demeure cet éternel prétendant
qui embrasse l'ombre de sa dulcinée
avec de la terre entre les dents,
car ce n'est qu'en accordant ma pâle figure
avec ton genre féminin
que les avances libellées de ma main
sauront séduire plus d'un gai compagnon en chemin.

L'INSISTANCE de l'explorée
pour que j'en finisse avec la romance
et que mon sang s'affirme enfin en sa présence,
car lassée d'attendre que la rime que je ne sais prédire
ne me dévoile la manière de noblement couvrir
la nudité de sa beauté qui, sans le fard, soir après soir,
se fane dans les miroirs,
au lieu de cela me jette
dans les bras d'une muse putassière qui,
comme chevalier des mots audacieux,
me prostitue,
ma chair désormais faite verbe,
pour d'autres yeux.

Un amour dépourvu de visage

LES aspirations de mon âme
à aimer ou à être aimée
étant dénouées, dorénavant,
par le seul plaisir d'oser les écrire,
d'insolentes phrases serpentes
prennent possession de mon être
en passant par mon anus.

QU'IL n'y ait point de salut
en dehors d'une poésie crue
pour mon âme qui s'acoquine
avec les rimes libertines
qui s'accouplent dans les phrases serpentes,
je ne puis d'autant moins en douter
que ma plume s'attarde
sur la tentation qui s'accroît
que me darde
un phallus dans mon anus
au moins une fois.

AIGUILLON zélé des songes
qui la font reine dans une solitude
ma plume me fait accroître que je perdrais mon âme
si, dans la noirceur de mes nuits
que le succube intensifie
avant de rentrer dans la danse
des rimes perverses qui se relancent
tant que ne finisse par advenir,
dans les envolées transgressives
des strophes compulsives,
la pointe affinée de mon désir,
mes yeux dessillaient leur reste d'ignorance
dans une étreinte dictée
par la seule appétence des sens.

Un amour dépourvu de visage

AUSSI longtemps que ne sera rompus,
en m'adonnant aux réjouissances que l'on tait
afin de les garder taboues,
les entrelacs des rimes complices
qui prolongent le penchant d'une psyché duplice
de déflorer sur le papier
une sensualité contrariée
plutôt que d'abrégier la quête d'un sens
en jouissant des caresses qui éveillent les sens,
je resterai l'otage
de ce poème dépourvu de visage.

ALORS que le gentil rimailleur feint d'ignorer
que les rimes qui s'entr'appellent
dans la ritournelle d'un péché véniel
mettent en branle son enveloppe charnelle,
de vous à moi,
en lieu et place des mots couillus
qui s'enfilent dans la strophe malotruie,
seule une bite,
en me stigmatisant le trou du cul,
inscrirait mon déni dans la vie réelle.

MAIS l'effacement de mon corps
sous l'emprise des signes
est devenu tel que mon âme ressent,
maintenant que des rimes canailles
exposent ouvertement la faille
par où s'épanche l'humeur d'encre noire
de mes sens introvertis,
la nécessité d'ériger
une chambre d'amour
dans les bas-fonds de la poésie.

TOI l'ami qui a suivi ma plume jusqu'ici
si tu veux partager, toute honte bue,
la licence du poète qui met la chair de son désir à nu,
sans attendre que sa muse,
en éternelle insatisfaite de la finesse
de la tournure qui accentue le rebond des fesses,
ne l'attelle à déniaiser la phrase confuse
de s'être étendue
sans retenue
depuis son début,
encule-moi.

Si la poésie est ton penchant
et si ton immixtion dans ce poème te plaît
alors, ami lecteur,
comme tu le ferais avec mes fesses,
maintiens ton livre ouvert
et crache dedans.

DÈS lors que ces amours de roubignolles
dont raffole mon âme frivole
ne se trament sur ma page
que si l'ombre d'un voyeur
vient, par-dessus mon épaule,
se mêler aux incartades qui affriolent,
nous calquerons chacun de nos gestes,
mon ami,
sur les audaces
des phrases salaces
de cette prétendue poésie.

PLUS aucune de mes phrases ne deviendra poème,
mon ami,
maintenant que ton pal commue
en plaisir igné de la chair
la chute de mon âme
dans un monde où le temps des amours
précède l'éternité de la mort,
alors qu'elle s'en approchait d'autant plus près
que le souffle du verbe en avivait la tentation
pour que jamais, blanche colombe,
elle n'y succombe
avant que mon corps,
dépouillé de son ombre,
ne soit scellé dans la tombe.

RETIRE ton bâton de chair
de mon anus, mon ami,
pour que de nouveau je le salive,
et toute la souillure je l'avalerais
de sorte que tu n'aies de cesse de le beurrer,
bien au-delà du gland,
d'excrément.

VOIS, ô mon ami qui,
sans prendre le temps de me lire,
m'entrepris,
à faire aller et venir lentement
ton bâton emmanché dans le trou de mes fesses
si tu veux me faire chier,
abondamment dans les cieus,
comme un bienheureux.

CHACUN s'agenouillant pour mieux s'élever
dans l'amour du père tout puissant
chiant à travers nous,
savoure, ô mon ami,
sans même la goûter,
cette merde que je me suis mis,
en toilettant tes couilles,
sur les doigts et sur le visage.

TA verge, mon ami,
sitôt que me saisit le désir de l'écrire,
redevient dans ma bouche ferme et longue,
révélant ainsi notre appétit pour la merde,
tout du moins poétique,
aux amateurs férus des pages
où les ombres des corps écartelés
par les désirs aiguisés par le tranchant des mot,
font la roue dans la cage du langage,
ce qui incite le curieux qui ne détourne pas les yeux
à s'ébattre lui aussi,
ragaillard par cette audace de l'esprit,
dans l'enfer d'un nouvel âge.

D'EMBLÉE, amis, rejouons la scène
où nous affrontons la mort à venir dans l'obscène
lorsque je suce vos bâtons de chair
salis à mon envie avec les mots choisis
afin que nous jouissions clairement du sens
du dérèglement de nos sens
si bien que mon âme m'intime,
pour que ne s'épuise l'outrance des rimes,
de rester fidèle à une enfance
où la jubilation entretenue par les mots crus
berçait déjà dans l'abstinence
l'attente du fruit défendu.

Un amour dépourvu de visage

AMIS qui m'accompagnez sans visage
au long des pages de cet ouvrage,
l'heure est venue de se déprendre
de cette poésie qui nous relie sinon,
comme je ne trouve le courage
de priver mon âme de son voyage
dans la barque du langage
où elle se vautre sans jamais mourir,
dans mon désir,
sur combien de pages encore vais-je être supplicié
par l'épée d'amour du lettré obligeant qui ne se lasse,
pour suppléer l'homme dont l'absence ne s'efface,
d'abonder dans le sens d'une licence
qui s'écoule en inversant nos sens ?

QUE mon âme ne réponde plus au féminin
quand sa soif d'être aimée submerge mon sein,
il en sera alors fini de nos amours de loin,
ô mes amis en poésie,
puisque jamais je ne poursuis,
en dehors de l'écrit,
le ravissement des cœurs
à l'enfant promis.

ACCEPTONS mes amis, pour clore ce débordage
d'insanités qui maculent le linceul blanc de mes pages
où nos ombres enlacées, désattelées de nos corps,
roulent effrénément vers la mort,
que chacun ait épuisé jusqu'à la lie de l'opprobre
le chaudron des tentations d'une âme orpheline
de l'amour du père qui domine
et que ma plume laisse,
à celles et ceux qui s'en retournent offensés
par la pente dévalée par cette poésie de caniveau,
le dernier mot.

poème relu et modifié, le jeudi 9 mai 2024

LA FORÊT
DE MON OMBRE

Une ambiguïté partagée.

“La forêt de mon ombre” tu ne connais pas
aussi, si tu le veux,
à l’orée de cette fable rejoins moi,
j’y suis nue sous une chemise et toi
habillé comme un roi.

Entrons alors dans le silence de notre forêt
avec lenteur puisque,
précédée par une lune heureuse d’être ronde,
je regarde mes pieds nus se perler
de la rosée de l’herbe du sentier
alors qu’à mon côté tu marches,
mon ami, mon roi,
droit comme un valet sans bras.

Combien de pas dois-je compter
sur ce chemin où les fleurs sont d’un jour
et les siècles de bois
avant de lever les yeux vers toi
mon amour
qui, en réponse,
tendrement me sourit.

La forêt de mon ombre

PLUS en avant dans la forêt
j'aime sentir ta main,
déposée par moi,
se complaire au dandinement de mes fesses
qu'accentue ton attitude
de plus en plus lascive,
ô mon ami.

ET si je tourne,
au-devant de toi,
en étendant les bras,
ce n'est pas pour te montrer mes fesses de gazelle,
mon amour,
mais pour déboussoler le vent félon
dont les étourdissantes caresses
décrochent les feuilles jaunies
car déjà vieilles
d'un seul et merveilleux printemps.

Ô mon roi,
soit je courais,
soit je dansais bêtement avec la lune
avant que tes mains,
sous ma chemise,
ne domptent mes deux gazelles de fesses
bondissant dans cette clairière
où les plus timides des fleurs
s'ouvrent au passage de notre bonheur.

La forêt de mon ombre

EN me troublant plus encore
que les hardiesses du vent
qui se renforce en me croisant,
tes mains, ô mon amour,
relèvent ma courte chemise puis,
par-dessus ma tête,
jettent celle-ci au loin et là,
sous un dais de feuillage incrusté d'astres scintillants,
devant toi je suis nue.

LA lune pâle et son troupeau d'étoiles,
les grands arbres de la forêt,
les fleurs colorées du printemps parfumé
où chacun et chacune
s'accouplent sans se cacher,
du plus vieux des mâles victorieux
à la plus légère des éphémères,
tous, ô mon roi,
comme mon corps vierge et nu,
s'offrent à l'amour, s'offrent à la mort.

APRÈS que les arbres millénaires
qui sagement se fortifient,
avant l'arrivée de l'hiver,
d'un cercle agrandi,
nous aient montré comment déployer les bras
pour que s'entrecroisent muettement nos doigts
écoutons, mon ami,
le badinage de cette source
qui invite nos cœurs à voguer là
où les conduira la fougue
de nos futurs baisers.

La forêt de mon ombre

DANS tes yeux brillent toutes les étoiles du ciel,
ô mon amour,
quand tu me dis,
en écartant les cheveux rebelles de mon visage,
« je t'aime »
avant de m'embrasser.

Ô qu'il est bon d'être aimé
autant que son cœur aime ;
ô qu'il est bon,
ô mon roi,
de perdre son souffle
dans un baiser !

TES baisers m'aspirent dans un monde
où rien n'est plus
et mon âme,
dans une spirale infinie,
y choit si loin
que dans ta bouche alors je respire,
ô mon amour, ô mon roi,
en échange de mon corps,
apprends-moi à t'aimer.

La forêt de mon ombre

SUR tes lèvres grisées
par le parfum miellé de mes cheveux
ondoyant jusque parmi les fleurs
je butine tes « Ô que j'aime mon amour »
mais bientôt, impatiente de savourer
dans la pâmoison d'un baiser
les mots sucrés de ton souffle enivré,
je plante mes canines
dans ta langue vipérine
sans que tu ne me l'aies demandé.

AVANT que ne soit achevé le prélude
de mes doigts mutins qui te dénudent,
le serpent débusqué de ta braguette
vertement s'érige car empressé de cueillir
une rose encore enclose en son désir ;
ne comptons plus, mon ami, ces étoiles filantes
qui, pour flécher d'un même trait nos cœurs,
strient brièvement l'épaisseur de la nuit
du signe que nous nous aimons.

DÈS lors que ne faiblit le serpent
qui s'est agrandi contre moi
et que nos langues,
dans ma bouche,
se tutoient,
c'est au monde des ombres de la forêt
que j'appartiens désormais,
puisque ne sera rompu à ton réveil
par la lumière tranchante du soleil,
notre plaisir à se connaître nus,
ô mon roi qui,
à une nouvelle tentation,
ne répond jamais : « non ».

La forêt de mon ombre

Ô mon amour,
tes mains larges et puissantes
inclinent mon visage
pour que, dès la margelle de mes lèvres,
nos langues s'enroulent
pour puiser le breuvage sucré
qui abonde dans nos baisers
puis, avec retenue, le relèvent
si j'embrasse jusques aux larmes
qui débordent de l'étonnement de mes yeux,
le long serpent.

LE serpent dressé fermement vers le ciel
ayant obtenu, mon ami,
sitôt la délicatesse de mes doigts
le zèle de mes lèvres,
commande que ton émoi s'efface
devant ma soif de toute sa présence
dans la chair de mon corps.

JE voyage dans les cieux
lumineux de tes yeux,
respire le vent ébouriffant de ta poitrine
et me baigne nue
dans l'eau écumeuse de tes baisers,
ô mon roi des rois qui me couche
sur la pierre de ses ancêtres,
pour m'aimer.

MON amour,
existe-t-il un péché plus grave que de te mentir ?
Comme cette rouerie de mes longs cheveux
qui, rejetés en arrière, frangent la pierre
d'une corolle somptuaire
pour dévoiler mon ventre fendu
à l'ignorance de ta langue
bien que l'heure ne soit pas celle
de mes menstrues.

TON assurance que tant que le serpent
ira bandant jusqu'à me faire rougir
je jouirai du plaisir
de m'ouvrir en mon milieu
comme la pulpe d'un fruit cueilli
autant de fois que je le désirerai,
ne calme mon cœur qui toque
les battements du temps que nous perdons
à observer les cycles de la lune et de ses lois
et toi, mon roi des rois,
avec plus encore de rigueur que moi.

MES seins prolongés loin devant
par des tétons de jeune fille sont devenus,
jalouxés tour à tour, si pointus
que l'arc de mon jeune corps se tend,
ô mon roi,
vers le contact objectivant du serpent
que tes reins brandissent
à bon dessein
comme le brigand repent
son gourdin.

La forêt de mon ombre

RIEN si ce n'est toi, ô mon roi,
ne me rattache au monde
puisqu'aux plaisirs incandescents
de l'amour charnel
je ne puis m'ouvrir
sans au ciel en mourir.

POUR plus que je ne sois cette enfant
qui souffre de ne recueillir
dans les replis de sa chair
l'amour infini de sa prière
vient ce moment, ô mon roi,
où le serpent,
gros du flot de ton sang
qui rougeoit la flamme de tes yeux
dans ton effort de retenir
la flèche du temps,
me pourfend.

Ô mon roi
qui s'est couché dans le ciel au-dessus de moi
pour que ne se désamarrent nos corps
dans les assauts des vagues creusées
par la tempête qui nous m'emporte,
les étoiles scintillantes de tes yeux
emmêlées à l'or de tes cheveux
pleuvent sur mon visage
et mes deux seins de lune,
alourdis de caresses,
chavirent dans la nuit des temps
maintenant que les rives labourées de mon ventre
engloutissent l'entièreté
de ton serpent ardent.

VAINCU,
pour avoir répandu sa substance
dans l'entaille de mon ventre
à jamais déflorée,
le serpent se retire
rouge du sang scellant notre amour,
ô mon roi qui méchamment a proféré,
en me perforant aussi résolument qu'avec une lance,
le « Nom de Dieu »
comme le mauvais larron.

TON beau visage,
ô mon roi rasséréiné par les « je t'aime »
que déjà nos langues se ressouviennent
en se défaisant de nos voix détimbrées
qui grommellent des insanités
dans l'escalade de nos sens
vers le sommet de la jouissance,
dans un ravissement qui ne cesse de me sourire,
contre mon visage,
s'endort.

Ô mon roi qui déjà dors
tu ne peux voir
le serpent de ton ventre redevenir,
comme se replie en elles
les ailes victorieuses
d'un grand oiseau,
doucelement falot.

La forêt de mon ombre

AVANT que ne s'installe la langueur
que tu ne m'aies choisie
que pour être la gardienne du repos
bien mérité de tes rêves,
ta cuisse et ta jambe de gauche,
ô mon roi,
recouvrent en travers de mon ventre,
le poids qui m'élançait tout à l'heure.

Ô mon amour tu t'éveilles
sans voir que dans la pureté des cieux
les étoiles se sont rapprochées de tes yeux
car déjà ta bouche,
en s'ébrouant contre leur joliesse,
redresse la pointe de mes seins
pour leur confier que le serpent s'est,
dans les replis les moins avouables
d'un rêve luxuriant,
gorgé de feu
plus encore que de sang.

VIENS plus près de mon cœur,
mon ami,
car loin des privautés qui,
si elles n'étaient crues,
seraient déroutantes,
prises par un serpent
de plus en plus audacieux,
je ne sais plus
qui je suis.

La forêt de mon ombre

QUE tu es courageux,
ô mon roi,
pour fourrer ta langue entre mes dents
au moment même où le serpent,
raide sur toute sa longueur,
pénètre plus avant
ma chair entrouverte.

DÈS l'instant où le serpent,
ressuscité de sa petite mort,
s'introduit dans l'autre
voluptueux de mon ventre,
toi et moi, ô mon roi,
nous retrouvons,
tels des lions évadés de leur cage,
une animalité sauvage.

AVANT que le galop du plaisir
ne te transporte
au fin fond de la nuit
de derrière tes paupières
où l'apaisante douceur de la voix
et la tendresse de mon roi,
dans un rugissement de lion,
ne sont plus les mêmes,
tes yeux me disent dans un éclair
que tu m'aimes.

La forêt de mon ombre

Ô mon roi,
plus je m'agrippe à ta crinière
et plus tes reins se fient à leur élan,
attendu que ton serpent,
gorgé de feu plus encore que de sang,
nous culbute de ciel en ciel
avant de défaillir
aux portes du huitième.

CONTRITS d'être tombés,
désunis,
du plus haut du ciel dans un lit défleuri,
nous nous retrouvons,
mon ami,
avec le serpent débandant,
maculés d'écume et,
attestant notre soif de caresses
et nos fringales de baisers,
de rouges morsures
à moitié pardonnées.

LE ciel est rempli de gros mots
et de maints gestes indécents
commis par nous deux,
mon ami,
car sans attendre
de nous confesser
la liste jamais close de nos péchés,
de nous aimer
déjà se fait.

La forêt de mon ombre

J'AIME quand ta langue cherche
ce qui lui reste à explorer dans mon buisson ;
un peu lorsqu'un,
puis deux de tes doigts
se faufilent dans la faille de mon ventre ;
beaucoup quand ton serpent
s'y glisse de tout son long ;
pas du tout,
mon ami,
la folie de ne point nous aimer.

MAIS dis-moi, mon ami,
toutes ces étoiles au ciel
brilleraient-elles sans nos yeux
et si « oui »,
pourquoi toujours tournent-elles
autour de nos « je t'aime » ?

NE sachant plus avec des mots me répondre,
tu fourres ta face altière entre mes cuisses
où là tu me jures, mon ami,
vite enivré par le goût de mon ombre,
de renoncer à l'eau des sources
où, sans l'ombre d'un mystère,
le même se dédouble à l'envers.

La forêt de mon ombre

TÊTE-bêche
à califourchon sur toi,
ô mon roi,
je ne puis empêcher
la pointe moqueuse de ma langue
de jouer avec la douce mollesse
de ton serpent ballant
et plus encore
de le sucer avec gourmandise
vu qu'au jouir sans agir
tu succombes prestement.

Ô comme cela m'est facile de réveiller
le serpent de ton ventre,
mon ami,
car avec lui chacun perçoit,
en son sein inversé,
la félicité vécue par l'autre
à aviver l'ivresse
où l'un se retrouve pris.

ICI, plutôt que là-bas,
je devance nos ombres
en quête de l'alcôve moussue
où ton serpent retrouve,
dans ma bouche qui le branle,
toute la raideur qui le fait long
tant et plus que j'aspire la jouissance qui m'envahit
à partir de mon clitoris que ta langue,
ô mon ami attentif à mes cris,
certaine de l'avoir trouvée,
s'emploie à bien titiller.

La forêt de mon ombre

PROFITANT des aises que je prends
pour avaler goulûment le serpent de ton ventre
ta langue maintenant s'attarde,
ô mon roi des rois
qui en oublie de l'être,
en bavant comme un gros escargot,
dans le trou de mes fesses.

MÊME en mordant le galbe
encore sans cri de mon autre fesse
tu ne peux empêcher,
ô mon roi,
que ton serpent me crache
en abondance dans la gorge
et partout le corps,
plusieurs fois encore.

CETTE sève épaisse,
ô mon roi devenu mon amant,
viens la savourer dans mes baisers
comme je veux que de nouveau
mon ventre s'ouvre
et que mes fesses se resserrent,
autant qu'elles puissent le faire,
sur tes dix doigts.

La forêt de mon ombre

MES petits amours de sein
ouvertement je les caresse
dans un accord avec tes doigts qui,
dans la fente de mon ventre
et le trou de mes fesses,
vont et viennent
certains que toute l'eau de mon corps va,
dans l'instant même,
nous inonder.

EN nos mains le don des caresses advint,
mon ami,
dès l'instant où nous sûmes,
l'un contre l'autre frémissant,
être redevables à l'amour
de mourir un jour.

LA nature nous ayant créé
à l'image de nos mutuels désirs
nous faut-il,
mon bel ami,
ne jamais en changer
pour toujours nous aimer ?

La forêt de mon ombre

BIEN que tu te sois,
pour conquérir mon corps,
noblement affermi
je pressens que tes reins vont,
mon bel et tendre ami,
pour autant que ceux-ci s'arrondissent
pour que j'y enfouisse de plus grands outrages,
dans le lit secret de nos caresses,
s'en retrouver plus hardis.

POUR épancher ma soif de baisers
je pose mes lèvres sur ton sourire
en sachant que nos langues vont parler,
mon ami,
au jeu de qui perd gagne
sur la façon dont le serpent échouera
à me faire distinguer
la douleur du plaisir.

DE nous deux,
qui va décider du moment où,
à l'injonction d'une pulsion,
cédera le désir qui te traverse
que s'introduise en moi,
comme il le ferait en toi le garçon,
le serpent qui,
de devenir luisant en s'agrandissant,
fascine mon ami
au-delà de la raison ?

La forêt de mon ombre

OLÉ olé mes deux gazelles,
pour qui de jouer à courir nues
dans la forêt ne suffit plus,
déhanchées,
attendez-vous à être croquées
par les mâchoires d'un lion.

LE déhanché de gazelle
de mes fesses jumelles
anime le féminin de ton manque, mon ami,
étant donné que s'est infiltrée
dans l'eau dormante de ta psyché,
que l'abandon de ma chair
à s'ouvrir pour accueillir
le serpent qui s'est raidi pour s'agrandir,
surpasse en volupté
la fermeté de me pénétrer
pour défaillir.

LE jeu de mes fesses jumelles
à rebondir avec l'agilité de la gazelle
devant le pas soutenu
d'une battue convenue
ébranle l'armure virile de ton sein
au point que, dans le creux de tes reins,
se niche le désir de ressentir mon plaisir,
ô mon bel ami qui fréquentait
dans une forêt sombre,
avant d'y saisir mon ombre,
le succube que tu ne fuis
dans la secrète intimité des nuits.

La forêt de mon ombre

MES deux gazelles s'étant laissées
facilement empoigner,
de nouveau tu m'embrasses,
mon bel et tendre ami,
et mes mains, pour cela,
enchâssent ton visage
aussi naturellement que le plus long de tes doigts
me crochète le trou des fesses
pour me serrer contre toi.

COMME le serpent fomenteur ne cesse,
pour ne pas faiblir, de pervertir ton désir
je m'apprête, ô mon roi,
mon front contre la pierre
et mes seins pétris sans bonté par tes mains,
de renoncer au mystère des étoiles routinières
qui balisent l'immensité de la nuit noire
afin que ne s'y égare une lune cachotière,
pour l'ici-bas d'un enfer
où tes reins dans leur dessin
s'enferment.

L'HEURE étant venue pour moi de connaître
ce qui, en vérité, dans l'amour m'échoit,
dans un emportement tabou
de ton sein jaloux,
le serpent bondé de ton sang
s'introduit dans mon anus
étant donné que je ne suis,
depuis notre premier baiser bu près de la source
où le même se réfléchit à l'envers,
que la femme de l'ombre de ta psyché clivée,
ô mon roi qui, dans un perpétuel désaccord,
agit avec l'un sans l'autre de ses deux corps.

La forêt de mon ombre

EN accomplissant ce geste
qui m'assoit sur ton ventre
tu n'es pas sans savoir, mon ami,
qu'ainsi le serpent va,
comme dans les plus sombres craintes
de ton âme pour elle-même,
mieux m'enculer.

Ô mon roi
maintenant que ton pal
éloigne de mon ombre
prématurément vieillie
sa crainte d'être délaissée
en cognant sur la douleur
qui ne quitte plus mon cœur,
la petite fille qui buvait ses pleurs
de n'avoir pas de seins encore
se ressouvient de sa prière
de contenir dans les plaisirs de la chair,
l'amour infini.

DE la salive qui perle la raie de mes fesses
avant que ne s'y glisse le serpent qui se dresse
à la glaire de mon ventre
qui savonne le va-et-vient
de plus en plus pressant de tes doigts,
je jouis des seuls plaisirs de la femme
que tu discernes en toi,
ô mon roi.

La forêt de mon ombre

J'AI suivi,
en glissant mes pieds nus
dans les pas de mon ombre,
un long chemin de mots
menant au cœur de notre forêt
pour que tu te reconnaises en moi,
ô mon roi,
nos deux psychés inversées
par l'ambiguïté ressourcée
à mesure qu'une inclination fatale
s'est immiscée dans le poème,
jusqu'à ce que tu m'empales.

SACHE, ô mon ami,
avant de retirer ta verge salie
de mon corps tremblant,
que si tu me possèdes de toutes les manières
c'est parce que dans la forêt sombre
des mots qui nous troublent
se confondent nos parts d'ombres
dans une conjugaison qui les dédouble,
afin que ne reste privé des audaces du serpent
dans les profondeurs de sa chair,
l' élu qui en brandit l'attribut.

Ô mon ami, ô mon roi,
tout au long de cette fable tu as été
et tu resteras mon amant,
la noirceur de la poésie avortée de mes mots
ayant, avec ton consentement,
circulé dans ton sang.

poème relu et modifié, le jeudi 9 mai 2024

CASCADE

*À la rencontre du dévoilement
de la forme aimée
que je n'ai pas choisie.*

ÉCRIRE...

SI mes élans d'amour finissent dans cette impasse
c'est parce que ma plume s'empresse,
une fois le roman d'initiation
à la vie commune refermé,
de quérir en mon souvenir
les rimes drôlesses
qui sauront de nouveau me faire jouir,
en déversant sur mon ombre qui s'alanguit
sur la page entremetteuse de mes nuits
le tombereau de blasphèmes
qui enflamment mes débauches de fesses,
dans l'enfer clos d'un poème.

BIEN aborder cette première phrase racoleuse
en manque de chair qui me propose,
après m'avoir pris la main,
une ligne de fuite à mon impossibilité d'aimer
en-dehors du désir aiguisé
sur les pages vierges
quand hardiment s'y enchaînent
dans des fredaines
les rimes riches
dont mon âme émoustillée,
s'entiche.

À ces amours qui,
faute d'être vécus,
ne sont que conçus,
vers lesquels m'achemine
le déhanchement fessu
de cette ébauche de phrase
sortie de l'ombre dès ma venue,
pourquoi m'y déroberais-je ?

DÈS lors que la tournure de la phrase
à la proposition excitante
se rajuste différemment quand manque
un enjambement affriolant à son allant,
dans ce passage à l'acte contre nature de l'écriture
où la phrase couchée sans fard est un cauchemar,
la fréquentation de l'ébauchée qui répond
aux exigences de votre regard
se fait maladroitement à l'écart.

SIRÈNE ondulant en musiquant les mots
chaque phrase compte sur sa tournure
fébrilement esquissée pour, à demi-nue,
inciter ma curiosité à lever le sous-entendu
qui se dérobe à ma vue
tant que, attentif à ce que la pudicité
d'une boursoufflure empesée
n'entrave l'allure friponne
de sa taille menue,
je ne l'ai,
sans retenue,
toute lue.

Cascade

MAIS il arrive aussi qu'une phrase boiteuse
croisée bien des fois sur le chemin de la page,
un beau jour,
le mot lui manquant rajouté
pour deux supprimés,
se dévoile dans une envolée
ravissant votre esprit.

DE même pour la phrase rafistolée
dont le pas malaisé
bringuebale l'âme en peine
d'un amour pérenne
et qui, allégée de l'ajout du poète ballot
de connaître le motif de sa déveine
avant d'en raturer les premiers mots,
recouvre la simplicité d'aller
au bonheur des rimes dondaines
qui lui conviennent
et c'est alors que,
jeune et jolie
sous vos yeux surpris,
elle vous sourit.

COMME je ne croise
ce qu'après coup je pense
que lorsque s'agentent
à la bonne cadence
les phonèmes du poème,
mes yeux sont à l'écoute
des rimes cabotines
de l'odelette libertine
qui se joue de la censure
pour reporter dans la démesure,
l'intensité de mes amours désincarnés.

SANS la violence du drame
qui a fait que l'enfant désarmé
s'est réfugié dans son âme,
m'éloignerais-je de l'acte d'aimer,
à mesure que les méandres noirs de la lettre
m'inclinent à me repaître
de l'ambiguïté de mon être
dans des poèmes
à la facture extrême,
car ce n'est qu'à l'écart du monde
que les rimes qui s'accouplent dans l'outrance
pour titiller mes sens,
sur ma page abondent.

PLUTÔT que de soumettre mon être
au joug d'une conquête,
m'épuiserais-je à ce que perdre,
dans les rencontres recherchées des rimes,
l'objet obscur du désir qui m'anime
si, réfugiée dans la fêlure
qui remonte à la violence d'une rupture
qui ne cesse d'obérer le futur,
mon âme ne jouissait
aussi librement qu'une catin
dans des amours de loin ?

ANODINE au premier abord,
cette phrase grossièrement griffonnée
me demande si, poète, je puis écrire et aimer ?
Passer du féminin de mon âme
que les règles de la grammaire
imposent aux liaisons qui se trament
à la parole donnée par l'homme épris
dont ne varie la flamme ?

CETTE autre phrase,
une fois couchée sur le papier,
ouvertement me dit :
« Les arrondis des seins et les courbes des hanches
nous les adorons d'autant que nous t'en privons
pour le plaisir d'être lues,
parées de tous les péchés de la chair,
au détour d'une page ».

PAREILLEMENT à la belle cariatide
qui s'offre aux mains du sculpteur
sous les plis suggestifs d'un drapé,
derrière les lignes brodées des phrases apprêtées
qui me permettent d'embrasser avec les yeux
les courbes suggestives de la femme au port gracieux
me reste cachée,
au seuil d'un amour tramé sans défaut,
une fente saignante
qui me tourmente.

COMME la phrase allusive n'est scandée
par le souffle d'une voix qui l'assume
mais déroulée à reculons par une plume,
ses moutures successives
n'épousent les courbes lascives
de la belle odalisque nonchalamment assise,
mais se modélisent
sur les lignes suggestives de la muse possessive
qui enjôle ma psyché
dès lors que l'amour promis ne vous trahit
tant que les rimes embrassées
dans une poésie recherchée
ne cessent d'en saisir le désir.

CE tête-à-tête enjôleur avec la poésie
où la ligne de vie des mots ne se brise
sur la blessure du désamour qui ne se cicatrise
se poursuivrait-il dans le geste de ma main,
si ne me réjouissaient les bluettes
des phrases coquettes qui se corsètent
pour réapparaître au verso,
plus finement ficelées
que sur le recto ?

ME soumettrais-je au désir immodéré de la phrase
de n'être comprise
qu'une fois, in extenso, conquise
si n'advenait sur le lit blanc des pages,
au gré des moutures
dont l'étirement dans la platitude
ne triche avec le temps pesant de la solitude,
à ce que ma psyché s'attelle,
dans un retour scandé de rimes sonores,
à des élancements vers l'amour charnel
que j'ignore.

CES billevesées cueillies
pour avoir dansé en ma pensée
juste après le passage d'une ondine
devant mon désir,
pourquoi ne saturent-elles pas,
comme les gaudrioles,
le brouhaha de la vie,
plutôt que de poétiser le dépit
d'un amoureux transi ?

Cascade

LE charme que se volent les passantes
échevelées par le vent frondeur des rues traversantes
qui ensauvage le visage des plus sages,
se fondrait dans le charivari de la vie
plutôt que dans les lacis d'une calligraphie
qu'incline la tristesse du geste
de s'éloigner de la bonté des caresses,
si de longs poèmes sans prénom ni adresse
ne relayaient,
d'un amour ne se fanant jamais,
la promesse.

MON âme, bousculée
par le charme renouvelé
des passantes échevelées,
se retrouve constamment submergée
par l'eau chagrine des baisers jamais échangés
qui alimente le cours sinueux
de cette plainte qui l'emporte,
telle une lettre morte,
loin de la cohorte.

CETTE plainte qui se rembrunit
de l'encre noire de la mélancolie
d'une âme troublée
par la beauté des traits féminins croisés
sans qu'une rencontre ne soit jamais nouée
se tarirait si, dans cette quête du grand amour
que le temps du rêve reporte sans fin
à des lendemain moins incertains,
ne me réconfortait depuis toujours
la solitude des heures où mon pleur
va à la rencontre des rimes
qui infiniment nouent l'intime
à son désir ultime.

JE m'emploie,
aux heures de mon désir,
à jouir du sens que m'inspirent
les rencontres transgressives
des rimes suggestives
si bien que,
dès lors que la communion de mon âme
avec l'essence de la nature
s'accentue depuis que mon corps
s'évanouit dans l'écriture que je triture,
sans blesser personne
l'amour rayonne.

SI je savais me coucher
sur les lèvres muettes d'un sexe,
me glisser dans le silence anonyme d'une caresse,
aurais-je pris langue avec ce nouveau poème
qui, sous couvert de me rapprocher
de la femme de mes rêves,
me dénude ?

POUR être le poète
dont le geste prolonge dans l'écrit
l'amour inaccompli
de peur qu'il ne soit déchiré par des cris
je ne cesse d'attendre
devant la page blanche que noircit mon dépit
que me libère de ce sort
le baiser de l'âme sœur
où cette plainte oubliera les rimes do-mi-sol
dont le ruissellement chatoyant me console
de l'amour charnel qu'elles me volent,
à moins que ce ne soit celui de la mort.

Cascade

LES mots d'amour que dans la vie je ne dis
seule ma plume ose les clamer
quand, détachée de mon corps empêché,
mon ombre va de mains en mains
jouir de son genre féminin
dans la forêt de mes regrets
pour autant que ne soit sacrifiée,
dans l'intensité grandissante des orgies,
la poésie.

LE jour où les phrases sangsues ne soutirons plus
de l'encre noire du songe
où, bandant, je m'allonge
entre les cuisses nues
de la femme convoitée par la strophe assidue,
et que, pour tromper la déconvenue
ne se relaièrent plus des rimes incongrues,
le théâtre de la chair amoureuse
s'étant dérobé sous mes pieds,
quel âge aurai-je ?

MAINTES silhouettes féminines
que le regard intéressé poursuit
jusqu'aux angles obtus des rues
soulignent, en s'éloignant,
le pas en arrière du poète retenu
par de vieilles phrases décousues
qui lui reprochent,
envieuses de ce charme fugitif
qui trouble le satisfait contemplatif,
d'être négligeant et maladroit avec elles.

POURQUOI acceptes-tu de polir
dans un dénuement grandissant,
les phrases jamais trop belles de tes poèmes
si tu n'as de cesse,
mon cœur esseulé,
d'aimer ?

CES phrases mal fagotées
qui sollicitent ma rimerie d'écolier
pour parer d'un atour joli
la minceur de leur sens,
seront-elles remisées dans le passé vite oublié
du poème inachevé où mon âme confesse
sa tentation de se fondre
dans les débauches de fesses
qui s'abandonnent à se confondre,
par le visage aimé qui,
au sortir des fantasmes de mes nuits,
lumineusement me sourit ?

CETTE poésie que j'aligne
sans que les retours à la ligne
ne contrarient les couples de rimes indignes
rapproche-t-elle de la femme vénérée
pour son écoute bienveillante du poète parti,
enhardi par l'audace
d'une première strophe salace,
à la rencontre d'un sexe invaginé
qui, dans l'acte d'aimer,
lui deviendra familier ?

Cascade

Si d'avoir confié,
par delà l'affinité des pensées des aimés
susurrées dans la douceur d'un vent enjôleur,
la dérive de son existence à l'appétence des sens
te ramène, aussi loin que tu fuis,
à un serment scellé sur des lèvres ensanglantées
sans avoir songé aux ciels assombrés
de l'amour refroidi,
ne hantait mon âme,
toutes ces phrases impudiques
frayeraient-elles dans mes poèmes ?

DEPUIS que ma plume s'est octroyée
le talent de scinder ma psyché
pour que le désir inversé puisse
sur le papier,
en aimant de loin pour ne cesser d'aimer,
jouir des romances qui aiguillonnent les sens,
sans que rien ne se passe,
les ans courbent mon corps qui s'efface
derrière une poésie crue
suscitant des malentendus.

PHRASE après phrase je soutire
toute la jouissance d'une poésie mienne
dans la hâte de partager cette intimité dévorante
avec la femme aimée
dont les envoûtantes caresses circonscriront
mon histoire à son giron
dès que ma plume en aura fini
d'en forger le désir.

VAIS-je être veuf de poésie
si je trahis,
en devenant un amant,
l'aspiration de mes phrases
à formuler ce vœu ?

LES rimes qui, au long des pages,
dans l'outrance de mon langage,
halent mon cœur vers l'âme sœur,
partagent ce présage,
que nombre d'auteurs majeurs attestent
dans l'acte final de leur geste
où la vulve engloutit
dans la vigueur d'une étreinte altérant l'esprit,
les prévenances du poète fantoche
qui s'en approche
en rimant avec constance
des billets gentillets.

S'IL advient que ma phobie de poète
de devoir se défaire de l'emprise de la lettre
pour embrasser sensitivement la chair,
s'en est allée du plus profond de mon être
alors les phrases qui enfièvreurent mon sang,
comme l'alphabet ondulant du serpent
qui, pareillement à celui du livre, l'anime
vers le fruit de l'amour que le verbe envenime,
au lieu de les écrire à l'intention de chacun,
je ne les confierai qu'à une seule.

Cascade

Ô femme enchanteresse,
promets-le moi que tes caresses
sauront sculpter les arabesques de ma pensée
si plus aucune poésie ne s'approprie
mon désir de t'aimer
que relance, sans attendre,
cette dernière phrase emberlificotée.

Ô femme prêtresse
des amours terrestres qui ne se confessent,
à ma prétention d'atteindre
le cœur abscons de mes pulsions
en décochant des phrases torses,
tu lui opposes la connaissance d'un cycle
qui fait que mon humeur, de ne s'épancher
dans les replis dissimulés par une toison
où se perd ma raison,
trouve à se déverser
dans une forme choisie de poésie.

Ô Belle des plaisirs de la chair éprise,
interdisez-moi de vous écrire,
au verso de ce poème qui bride
les emportements de mon cœur,
les faux-fuyants d'un entremetteur de mots
qui ne cesse de repousser le moment,
dès lors que le désir bouillant du sang
d'être votre amant
ne se forge durablement
que si, sur la page,
il reste brûlant.

CETTE perpétuelle invitation de nos corps
à échanger des caresses
si j'avais appris,
non pas à l'écrire,
mais à la lire dans les traits d'un visage,
mes mains seraient-elles restées
autant d'années sans aimer ?

Ô reine du royaume où les pensées se conquièrent
dans les plaisirs de la chair
je te fais le serment,
en me défaisant d'une poésie
qui ne me ment
sur mon tourment
de perdre son secours
dans l'acte d'amour
et qui à mesure des rimes qui s'agencent
confèrent une cohérence à mon existence,
de dépasser l'appréhension de ma psyché
de s'abîmer dans une forme
encore non versifiée de ta beauté.

Ô reine de la nuit
couchée sur l'horizon de mes jours,
ce n'est pas du dessous de ma plume
que surgit ce moment
où, après avoir pris chair couleur d'ébène
dans une lignée souveraine,
tu transmues l'encre noire de mon délire
d'obstinément réécrire pour obtenir
d'une phrase un sourire,
en un flux rythmé de ton sang
qui soumet le passage du temps
aux bons plaisirs à venir.

MAINTENANT que s'en vient
la double courbure de ta cambrure
avec ta seule chevelure pour parure
et que ma ligne de vie s'inscrit dorénavant
dans le cycle du temps
qui repasse par la fente de ton devant,
ce n'est plus un flot de mots finassants
mais celui de mon sang me bandant
qui me presse de t'aimer,
ô ma bien-aimée.

POUR être ton amant
à tes instants le voulant
je renonce, ô femme enchanteresse,
aux rimes cavalières des strophes outrancières
qui, sur la page chronophage prolongent,
en maintenant mon geste à l'écart des caresses,
un désir d'amour qui se réfugie dans les songes,
pour qu'enfin l'heur advienne en mes veines
de s'abandonner aux propositions
de nos deux corps s'enlaçant.

APRÈS m'être dépris,
en dénouant tes longs cheveux,
du retour pressant des rimes
qui, à marier leurs boucles, m'intiment
dès lors que l'aspiration de mon âme
à aimer ou à être aimée
ne reste la même
dans mes poèmes,
fort de ma verge raidie nous basculons
à la renverse sur ta couche,
ô femme qui initie ma langue à savourer le geste
de te dire : « je t'aime » dans ta bouche.

LES lignes sensibles de ton corps ayant détaché
la trajectoire de mon être
des méandres de la lettre
qui, pour m'offrir une existence,
entretenaient mon inconsistance,
je me projette, pour embrasser tes lèvres,
en amont de la strophe rimée d'un langage
qui ne me parle qu'une fois articulé sur la page,
car aujourd'hui je suis,
avec la poésie dorénavant ne te trompant,
pleinement ton amant,
ma bien-aimée.

Ô femme aux beaux souris dont je suis épris,
sans qu'aucun des mots de cette entêtante poésie
qui fuit le moment présent ne soit dit,
tes cuisses s'ouvrent comme un livre
sur la fente de ton sexe,
signe ultime qui m'exhorte à te rejoindre,
corps et âme,
sur l'autre rive.

Ô mon amour,
une fois que mon âme s'est enhardie
à jouir des humeurs des corps
qui l'inscrivent dans le cycle de la mort,
c'est tout mon être qui cède à l'ivresse
du langage inépuisable des caresses
dont la concordance des temps me ramène,
en mettant fin à ce poème,
à la vie d'avant
la naissance des mots.

poème relu et modifié, le vendredi 10 mai 2024.

L'HÉBÉTUDE DONT JE PARLE

RECHUTE - I -

*Circonvolutions et lacis
de l'acte de penser
en-dehors de son esprit.*

L'hébétude dont je parle

PLUS j'écris moins je suis et quand bien même, aventuré dans un poème, délesté de mon corps je me réjouis d'embrasser des phrases jolies, vient que l'hébétude reflue, l'encre tarie, dans les méandres éclusés de mon esprit.

SI je savais capturer des pensées autrement qu'en remontant la trace laissée par mon geste maladroit de les écrire, l'hébétude me maintiendrait-elle dans l'ignorance de la connaissance qu'une fois bouclée, la phrase avance.

BIEN que précédées d'une hébétude obtuse, dès lors que des pensées confuses, une fois écloses dans une prose, déflorent les oublis de mon esprit, je griffonne des accroches de phrases pour le poème que j'ose.

L'hébétude dont je parle

COMMENT approcherais-je la pensée poursuivie qui, correctement formulée, arraisonne mon esprit, si je ne déversais sur ma page, faute de sa forme résolue, l'à peu près de son contenu.

SANS les errements de la phrase retorse dont le sens évolue tant que son mot de la fin ne se rattache à son début, la pensée issue d'une tournure imprévue ne se détacherait de mon esprit ballot qui, dans la vacance du temps où se prolonge la carence des mots, s'égare à les chercher hagard.

QUAND tarde à jaillir de mes idioties une pensée partageable avec autrui, vu le temps que je dégote dans des phrases en loques les rimes ad hoc d'une formule baroque, mon esprit fatigué d'être ballotté d'in vraisemblances en insignifiance par une plume manquant d'aisance, dans l'hébétude s'alanguit.

L'HÉBÉTUDE privant ma plume d'un discours délié aussi longtemps que sur une pensée diffuse, une formule abstruse ne se soit explicitement refermée, j'assiste sur nombres de pages blanches, mesure de mon idiotie, aux balbutiements de la phrase dont le contenu imprécis, à la première rime, s'arrime.

COMME l'éclat de la phrase qui se déploie aiguillonnée par la rime libérée de la métrique d'autrefois ne dure au-delà de la lecture de sa tournure à laquelle manque une mesure pour judicieusement conclure, ne se mémorisent dans cette dérive les strophes bancales qui s'écrivent pour apaiser mon esprit de son inquiétude que le geste d'écrire ne parvienne plus à le sortir du voile d'hébétude de mes habitudes.

LES tournures emberlificotées des phrases maintes fois remaniées avant que ne s'y profile dans un tour subtil le vide créateur de mon labeur, ce n'est pas à la sagacité de mon esprit que je les dois, mais au travail de mes doigts sur l'aire vierge illimitée des feuilles de papier recyclé où se prolonge, pour le survol d'une lecture, le temps sans fin de l'écriture.

À défaut de m'appuyer sur un savoir solidement charpenté il advient néanmoins, écrivain assis au milieu de la ronde des heures, que mon esprit entre en résonance avec le silence de son indigence quand, dans l'imbroglio de mots que ma plume étire dans tous les sens, s'articule cette évidence que, privée de la page nue inhérente à sa venue, cette dernière pensée sur le vide créateur de mon labeur qui, dans mon radotage n'en est plus une, me serait restée inconnue.

LA forme concrète de la pensée courtisée restant abstraite dans ma tête je tourneboule la phrase indéfinie autant de fois que sa tournure n'ait acquise cette célérité ondulante qui sourit au dilettante puisque ce n'est qu'au terme d'un bricolage des rouages du langage qu'un minimum de sens se lit dans le sillage de la main qui, d'un imbroglio de mots qui doctement se relie, devance mon esprit ébaubi.

COMME les traits de mon visage ne se réfléchissent dans le miroir qu'après avoir traversé l'espace désencombré du couloir, les contours de l'hébétude de mon esprit ne se détachent de la blancheur de la page que lorsque, dans la tournure sans rature de la phrase qui efface la distance entre la surface vierge de la page et l'effort d'attention de ma vision qui s'évanouit dans l'absence de trace du temps qui passe, le vide obstinément silencieux parle à mes yeux.

ARRIVÉ à l'âge où la page blanche affrontée inspire mon délire sur l'attraction du vide créateur de mon geste d'écrire, au point que mes doigts ne cessent d'œuvrer à démêler les mots du charabia quotidiennement déversé, si bien qu'aussi longtemps qu'une phrase alambiquée ne rapporte, dans une tournure limpide, le vide silencieux qui parle à mes yeux, je reste privé de la sagesse de vivre l'hébétude dans la paresse.

LA trajectoire de mon poème allant de l'effacement de ma mémoire d'enfant à l'hébétude du vieil âge qui fourrage dans le verbiage pour percer une issue dans l'entendement confus de l'impensé diffus du savoir qui n'est pas encore acquis sur l'espace conquis du papier vierge requis, si bien que je scinde mon être qui ne parvient à être en amont de la lettre pour qu'une moitié s'en aille quérir, sur une page blanche, le vide meublant le quotidien de l'autre.

AVEC les mots de la phrase à venir qui sont les mêmes que ceux de l'enfant qui, de ne pas savoir remplir ses devoirs, rassemblait les pointillés de sa mémoire dans un îlot de désespoir, persévérais-je dans l'ambition d'affronter le vide inépuisable de la page blanche qui éprouve quotidiennement mon esprit démuné si, avec les connaissances d'une science qui s'approfondit sans redevoir les formules qui s'accumulent au support vierge des pages, j'en avais acquis l'oubli.

L'hébétude dont je parle

COMME les à-coups du rabot dans les mains de l'apprenti instruisent la mémoire du savoir transmis, ce n'est qu'en revenant constamment sur les maladresses de mon geste que ne sanctionnent les feuilles blanches de papier achetées en quantité, que la pensée farfelue de la phrase biscornue que j'affute dans le vide attracteur de la page qui inspire mes délires plus encore que ceux proférés dans l'expire, dans mon esprit, percute.

DÈS lors que ce sont les gestes de tailler le silex qui sculptèrent les replis frontaux de notre cortex et que c'est l'habileté de la main qui instruit l'esprit en retard d'un coup sur l'éclat produit, hébété je le reste tant que sous mes yeux n'apparaisse, pour autant que la rime acte les points du vide où l'étalement de ma bêtise devient doctement concise, la pointe avancée de la pensée dont la minceur du contenu importe moins que sa célérité à arraisonner le vide illimité.

MA plume de gribouilleur n'ayant pas d'autre choix, une basse continue d'hébétude étouffant ma voix, que de requérir la surface vierge de la page pour que le brassage des mots avec les doigts déchire la transparence de mes ignorances pour dérouler une quête de sens, tout en ne perdant pas de vue que la pensée apparue dans la tournure de phrase imprévue est de situer sur l'échelle du vide, entre le point blanc de la page le plus infime et l'espace infini où l'univers s'abîme, le vertige de mon esprit.

DE la bulle de silence dans laquelle s'enferme mon esprit quand un mot échappe trop longtemps à la phrase bout de ficelle à laquelle je m'attelle jusque dans les recoins des pages, ne m'en sort que la résignation de recopier la ligne brisée des mots qui s'amoncellent jusqu'à ce que s'y ajoute le mot bouche-trou qui la dénoue, puisque le vide attracteur des pages blanches m'a amené à cet âge où seul compte l'achèvement de l'ouvrage entrepris pour que mes doigts ne restent sans activer mon esprit.

MON hébétude ne serait-elle que d'ignorer les pensées articulées lors des rencontres subtiles de mes rimes faciles d'écoliers, car c'est avec les années que je dois compter pour que, dans la platitude d'un quotidien, les va-et-vient de mes doigts finissent par mettre en relief le vide blanc de la page qui absorbe les moments d'aphasie de mon esprit quand celui-ci poursuit dans l'oubli le premier mot de la strophe qui s'ensuit puisque c'est de ses longues plages de silence, que surgit l'urgence de broder du sens.

DÈS lors que ma plume ne capture, ni ce que je pense, ni ce que je dis, mais l'allégorie qui s'écrit, ma tâche se résume à ce que la rime ergotante démêle dans une tournure élégante l'imbroglio de mots accumulé par le poète ballot qui s'entête à soutirer une histoire convaincante de son hébétude pesante puisque je ne saurais, dans un autre paysage que le vide blanc des pages, tirer un avantage des longues plages de silence où, malgré l'intensité de ses efforts, mon esprit ne pense qu'à la pensée absente qui, de ma mémoire, ne sort.

C'EST constamment que mon esprit reste dans l'hébétude de ne pas connaître par avance le propos judicieux sur le vide attracteur de la page blanche qui absorbe le questionnement silencieux de mes yeux, car ce n'est qu'au terme d'un brassage épuisant des mots qui ne s'ordonnent tant que les phonèmes ne sonnent une déclinaison réjouissante d'un minimum de sens, que s'impose la bonne cadence des rimes entraînant qui récompense, en déroulant en-dehors de ma tête une formule abstraite, les coups de butoir de mon ignorance.

PLUTÔT que de laisser la blancheur de la page engloutir la tentative d'émerger d'une pensée, je lance des poignées de mots autant qu'il en faut, le pertinent faisant toujours défaut, et comme c'est sans l'acquis d'un savoir notoire que se concocte mon histoire, l'aire vierge des pages est devenu, dès lors que ne l'épuisent les raturages de l'insignifiant qui décourage, l'espace illimité où mon esprit s'anime dans sa rencontre des rimes alors que dans le sens contraire de la trace qui lentement se déplace, le temps rapidement passe.

AVANT qu'une pensée finement brodée sur le vide attracteur ne se balance dans une belle apparence d'un bord à l'autre de la page en attente d'une chute étonnante, la tournure imparfaite de la strophe abstraite qui valse autour du rien dans lequel je me tiens, éprouve la sagacité de mon esprit résolu à ce que, à la rime orpheline qui reste suspendue dans une mouture anodine, réponde la non-pareille à notre oreille qui, dans une pirouette qui retombe sur l'absence du bon mot attendu, audacieusement conclut.

BIEN que des rimes opportunes se répondent parmi les mots dissonants d'une ronde pour nouer, devant moi, des pensées de bon aloi sur le vide attracteur de la page blanche sans lequel ma déraison ne pointerait vers une ligne d'horizon même si, entre les ratures de l'hébétude que j'endure, un filet de voix susurre le regret de n'oser une véritable aventure en dehors de l'écriture.

RESSORTI du purgatoire du tiroir, l'argument abscons sur le vide créateur s'étire de nouveau sur l'écritoire puisque, sans cette nécessité comprise de la page vierge requise, mes yeux ne seraient à l'écoute des rimes d'un autre âge pour clarifier sur des pages blanches sacrifiées la vision du vide illimité où s'élaborent des pensées dont j'ignore la justesse avant qu'elles ne m'apparaissent au terme d'une écriture que je triture et celles-ci sont d'autant plus spéculatives que l'hébétude m'en prive.

ANTICIPANT votre souhait de ouïr le fond de ma pensée aussi distinctement que le reflux des vagues dans un coquillage, j'évide la phrase encombrée du lieu commun que le savoir de l'esprit précède les acquis de la main qui parasite la connaissance que j'acquière par moi-même dans le polissage du poème lorsque m'apparaît, au terme de mon geste, à travers la trame tissée des mots qui restent, la fibre nacrée de la feuille de papier apprêté pour absorber le filet d'encre noire du bruit de roulis de mon idiotie.

QUAND l'éclair d'intelligence attendu n'a toujours pas jailli, la nuit venue, de la strophe décousue, l'acuité de mes yeux faiblit au point de ne voir se clarifier dans une tournure alambiquée les méandres divagants d'une pensée, si bien que m'abandonne le courage de perpétuer l'ouvrage où l'enchaînement des mots s'anime lors des rencontres fécondes des rimes, car le vide créateur que j'entrevois ne se conçoit que si le travail de mes doigts parle à ma voix.

Si la strophe désarticulée ne restait sourde à la controverse qui prétend qu'un énoncé tâtonnant ne peut, au gré des phonèmes qui rebondissent sur les mêmes dans l'écriture cadencée du poème, cueillir une pensée qui ne soit déjà fleurie dans votre esprit, l'agencement des fragments dispersés des moutures inachevées ne concocterait la formule abstraite qui est absente de ma tête avant que celle-ci ne m'apparaisse telle que des rimes croisées la tressent dans le vide illimité des pages où le temps me presse.

QUAND mon esprit, décidé à rompre le lent et pesant passage du temps de ses enlisements dans la blancheur de la page, s'attèle aux embardées d'une plume qui aspire à transposer le silence persistant d'une hébétude dans la musicalité d'une étude, dans le pataquès qui s'accumule dans ces moments où j'affabule, les rimes qui tintinnabulent à l'approche d'une virgule pensent pour moi.

COMME les éléments d'Euclide se dessinent dans un espace vide, le trait lumineux d'une pensée sur le vide créateur apparait sous mes yeux qu'une fois que les mots qui se suivent dans leur dérive aient parcourus sur l'aire vierge des pages la distance nécessaire pour acquérir un contenu si bien que, si une pensée perspicace ne s'enlace au brassage des mots qui prolonge la trace, l'hébétude de mon esprit morose s'interpose entre un fatras rébarbatif et un jargon démonstratif puis, dans ma tête de poète qui vainement s'entête, définitivement s'impose.

LA phrase mouvante bégaye-t-elle dans la tête du poète aussi longtemps que dans la mémoire de son savoir ne se cogite une formule solide sur la primauté du vide, ou ne serait-ce pas plutôt l'idiot qui permute sans relâche sur l'aire vierge de sa page les mots qu'il rabâche jusqu'à ce que brille, comme au terme de l'agrégation de la poussière l'astre scintille dans l'éther, la pensée qui ravie l'esprit quand le rythme des rimes imprime le sens délivré par la phrase déroulée qui, dans une expansion de l'espace, fige le temps qui passe.

COMME la strophe survenue reste superflue tant que son contenu farfelu ne dépasse le savoir attendu, les fragments gauchement griffonnés dans le vide attracteur s'agencent éloquemment dans le geste qui les reprend dans le vide créateur d'une tournure adroite, si pour mon esprit qui exige un nombre jamais compté de pages blanches sacrifiées pour cheminer par petits pas de côté vers la pensée convoitée, l'écart n'est point trop grand.

L'hébétude dont je parle

SI, d'attracteur, le vide de la page ne devenait créateur de l'évolution de la trace par où l'écoute de mes yeux repasse, le fatras de mon premier jet ne se donnerait pour objet, puisque l'effet recherché dans la banalité d'une prose ne s'impose que lorsque la vieille rime que j'ose en devient la cause, de dévaler le vide salvateur de ma page blanche autant de fois que ne se love dans une tournure jolie la volute de la pensée qui enjôle mon esprit avant de retrouver, dans la platitude de mes habitudes, son hébétude.

UNE fois que la hardiesse l'emporte sur la paresse, s'intensifie alors le raturage des banalités que ma prose naïvement propose, mais comme c'est pour retrouver, une fois l'hébétude dépassée, l'aire vierge des pages où ma main de poëtaillon affronte, armée d'un crayon, le vide illimité pour le jalonner de pensées qui n'ont de contenu que d'être platement lues afin que mon esprit puisse cheminer sans s'égarer jusqu'à la dernière concoctée, je ne peux donc, pressé par le temps, sauter une page blanche pour avancer.

QUE la phrase qui délie momentanément mon esprit de son hébétude ne s'enlise dans la bêtise lorsque le vide attracteur de l'aire vierge de la page ne devient créateur de mon labeur et que, de lassitude, mes yeux ne cherchent plus à entendre les rimes chantantes des tournures entraînant d'une fugue délirante je prolonge, sur chaque nouvelle page blanche, de surprise en surprise, cette hantise.

BIEN que seules les rimes dont j'ai l'usage décident des mots à venir pour défricher un passage au cheminement de mon esprit dans le vide attracteur des pages aujourd'hui encore, guidé par cette évidence banale que ne peut s'articuler une pensée originale dans une tournure bancale, la dernière embrouille que je tresse attend, sur nombre de pages blanches, que j'en acquière l'adresse.

UNE fois encore repasse cette heure tardive où je finis par oublier la finalité de la phrase décousue qui boucle dans ma tête à la recherche de l'accroche perdue de son début, alors m'agite la panique de ne plus m'échapper de l'entonnoir du non-savoir au point que, bousculant ma chaise, mes jambes se jettent nerveusement dans des allers et retours devant la pendule du vestibule qui égrène la solitude pour, une fois l'espace délimité et le temps apprivoisé, me figer dans un quart de tour devant le miroir qui me renvoie la silhouette desséchée d'un âge avancé si bien que, bouleversée de me voir hébété de la tête aux pieds, la voix timbrée de mon souffle me rappelle qu'elle a mémorisé pour les offrir à l'écoute les amours de loin d'un poète qui ne s'aventure en dehors de l'écriture, mais avant de me réciter le dernier su, la folie de mon esprit se double, car ne percevant plus se tramer des histoires à tiroirs dans vide inépuisable de l'aire vierge des pages, de ne se mouvoir désormais que dans un passé invariable.

L'hébétude dont je parle

QUE ma main n'explore plus, avec des gestes sonores, le chemin blanc des pages suivi par mon esprit quand, de son hébétude prégnante, laborieusement l'en distrait l'enchaînement des mots des pensées surprenantes, et que le reste de mon corps ne s'efface pour que s'élabore dans le déploiement d'une trace une aventure qui me dépasse alors je souffrirai, de ne retrouver les rimes pauvres qui brodent le vide blanc des pages pour l'offrir en partage dans des poèmes où ma plume ne reste longtemps sage, que ne me console d'une enfance enfouie dessous la nuit de mes oublis, l'encre noire de la mélancolie.

SAUTANT d'une phrase grossièrement défrichée à la précédente toujours embroussaillée qui exige que je jongle, comme naguère le trouvère, avec les rimes du dictionnaire afin que mon esprit puisse cheminer sur le chemin des pages au rythme des trouvailles de leurs accordailles, et comme le vide blanc du chemin ne peut être parcouru sans qu'il ne soit balisé par des pensées bienvenues, bienheureux je traverse, pour autant que l'aire vierge des feuilles de papier recyclé ne vienne à manquer à un flot de mots confus, le brouillard de mon hébétude à gué.

poème relu et modifié, le mardi 4 juin 2024.

LE CHEMIN
DE LA PAGE

*Quand, pour une trace
de son passage dans l'espace,
le corps s'efface.*

Le chemin de la page

*« Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon,
il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à
l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute ...*

Arthur Rimbaud.

Rien, cette écume, vierge vers

Stéphane Mallarmé.

Le chemin de la page

Le chemin de la page

“RIEN”,
depuis cette réminiscence
par laquelle le hasard de ce qui suit commence
ne serait sans la page blanche qui assigne
mon “Je” à être cet “Autre”,
marionnette d'un langage
dont la justesse des rouages
articule la pensée de passage
que sans le vide attracteur de la page
mon esprit débile
resterait dans la marge,
immobile.

ASSIS au bord de moi-même
pour affronter la blancheur de la page qui ne change
au point que l'effort d'attention de ma vision
n'y décèle aucune ligne d'horizon,
le temps que les rimes chantantes d'un poème
prennent sous ma main,
en enchaînant à la bonne cadence les phonèmes
dont le son entendu reste le même
alors que le sens évolue lorsque les mots sont lus,
la mesure du vide que leur absence prolongée
déverse en mon sein.

QUITTE à plagier le prince des poètes
qui, par le mot "Rien", ouvre son œuvre complète
obscur et pure à mesure des relectures,
le premier jet délivre bien souvent
un sésame à la phrase abstraite
qui restitue la persistance
de cette épreuve que j'avance :
que lorsque mes yeux cherchent à isoler
un point blanc sur la page immaculée
le vide qui s'installe dans ma tête
de s'agrandir ne s'arrête.

Le chemin de la page

ARRIVE alors que l'hébétude de mon esprit
s'associe au vide blanc de la page qui s'agrandit
jusqu'à la crainte que les mots de mon délire
ne puissent plus le circonscrire,
si bien que ma plume qui a dépassé l'âge d'entretenir
l'ambiguïté de mon désir
dans des poèmes égrillards,
du vide infini de la page blanche qui m'aspire
dans les profondeurs de son nulle part,
en manque de sujet, s'en empare.

PLUTÔT que de céder au silence
de la pensée absente
qui s'éternise sur l'écritoire,
j'assimile l'hébétude de mon esprit
à la blancheur de la page
qui absorbe le temps dans son image,
si bien que me vient l'espoir,
en transcrivant sans interruption cette vision,
de traverser sans m'égarer dans les raturages
les années qui s'empilent dans un tiroir
avec leur quatre saisons.

MA plume de poète qui s'entête
sur la page blanche qui fige mon esprit
dans les souvenirs effacés d'un passé refoulé,
à ce que se prolonge devant l'écritoire
l'oubli du temps des jours qui passent
sans qu'ils ne soient rattrapés
par l'ombre sombre d'une impasse,
mais comme ma plume buissonne
au gré des rimes qui déraisonnent
en remontant les méandres de la trace
des mots tâonnants qui s'agent dans l'espace,
elle ne peut-être dissociée
du vide qui m'attend.

POUR que l'esprit ne flanche
dans la nuit blanche,
la muse s'amuse à ce que l'être désespéré
qui plonge sa plume manquant d'usage
dans le vide de la page
qui engloutit les autres vies
que jamais il ne saisit,
trouve une réponse élégante
à la nécessité de son geste.

SOIT je m'épuise à attendre
la survenance d'un point de repère
dans la blancheur ouatée de la page
dans laquelle l'attention de mon esprit se perd,
soit ma main s'aventure
à retranscrire dans l'écriture
le bourdonnement de l'hébétude
qui s'installe dans ma tête
quand le vide blanc de la page
qui s'impose à ma vue,
sur la ligne brisée de mots raturés
de la strophe décousue,
prend le dessus.

JE remanie une énième fois
la mouture tarabiscotée
de la strophe raboutée
qui attestera l'obstination de mon geste
à reproduire avec justesse
ce moment où la blancheur de la page devient,
comme le peintre qui l'obtient
en mélangeant la palette des couleurs,
le miroir d'un non-savoir
qui encourage le poète à y retrouver,
à toute heure,
son vide intérieur.

Le chemin de la page

MES pensées m'apparaissent-elles
à mesure que les strophes acquièrent une forme
qui dit le vrai si elle est belle ?

Aussi je cisèle cette dernière qui se présente
pour rapporter le silence échangé avec ma page blanche
sans que ne m'en disent davantage
les rouages du langage
comme lorsque dans mon enfance,
je recopiais cent fois la pénitence
et que mon esprit hébété entraînait en résonance
avec le vide de l'aire vierge des pages
qui se remplissait de la tyrannie d'un rabâchage.

QUAND la strophe loufoque se disloque
sur la page dont l'aire vierge me convoque
aux heures où mon labeur est d'attendre
qu'un enchaînement de mots réussisse à me surprendre,
ma main se ressouvient des devoirs et des examens
auxquels je répondais faussement en quelques lignes,
de crainte que le vide blanc n'engloutisse
le temps imparti à ce qu'un récit factice se tisse
et que mon esprit ne puisse se raccrocher,
le premier surpris,
à la pirouette d'une idiotie.

RÉUSSIR à désancrer mes yeux
de leur plongeon silencieux
dans la blancheur immaculée d'une page
et de restituer, dans le bricolage d'un verbiage
aussi cohérent que plaisant,
la poursuite dans le vide infini
de la pensée absente de mon esprit,
le geste désespéré de ma main
soumise au dicta des rimes
rencontrées en chemin,
s'arrête là.

Le chemin de la page

Si ce poème s'impose sur le papier,
c'est moins pour détacher mon hébétude
de la blancheur indifférenciée de la page
que pour pointer la véritable nature
de ce vide intérieur
que ma plume déplace
en permutant des mots.

DÈS lors que la justesse du geste ne s'apprécie
qu'une fois la strophe réussie
je souligne les rimes qui sonnent
dans un charabia que je mâchonne
jusqu'à ce que deviennent perceptible
dans une tournure audible
l'entrée en résonance
des silences de mon indigence
avec le vide de la page blanche affrontée
avant que mon esprit, rassuré de retrouver
la persistance de la pensée absente
dans une image transparente,
ne s'évanouisse dans l'immensité d'une nuit
silencieusement tombée
sur des épaules voutées.

COMME la basse continue du bourdon
prolonge le silence posé au début de la partition
la vacuité de mon être
se dilue dans la grisaille des lettres
aux heures du jour
où, dans le retour des silences
d'une perpétuelle insuffisance,
se trame cette évidence
que, sans l'aire vierge illimitée des pages
où des strophes cohérentes émergent des raturages,
mes yeux ne verraient dans le vide des cieux
le lieu où advient le merveilleux.

Le chemin de la page

LES mots usés du trousseau de mon esprit ballot
qui accompagnent la dérive de mes yeux
à la recherche d'un point d'ancrage
dans la blancheur étale de la page,
ne rapportent de l'expérience de cette errance
qu'un aspect trompeur,
car perdue dans le vide de la page
qui reste vierge de mon verbiage
le silence de mon indigence
d'où je ne sors vainqueur
que sous un aspect trompeur.

D'ALLER quérir le vide créateur
en haut à gauche de la page blanche suivante,
permet à mon geste de gribouilleur
d'y brasser indéfiniment les mots d'un charabia idiot,
et comme il arrive que dans un agencement imprévu,
mon insistance s'étire en un minimum de sens,
la transcription du silence obtus
qui prive mes yeux de la musicalité des mots
avant qu'ils ne soient lus,
dans une écoute qui s'offre à ma vue
dans le vide des pages vierges qui s'accroît,
se déploie.

MON esprit ne se jetterait dans le vide attracteur
si, articulés par les rouages du langage,
des emboitements de rimes plates
ne restituaient sur le verso de la page,
dans une image dont la ressemblance flatte,
la blancheur immaculée de son recto
si bien que ma déraison réussit à parcourir,
la transposition achevée de la page tournée
réflétant fidèlement la page blanche à venir,
le vide infini sans jamais en sortir.

PLUTÔT que de mystifier l'histoire du faux sage
qui, pendant des heures, ne détache son vide intérieur
de la blancheur immaculée de sa page,
je remise dans un tiroir
les strophes dont je ne saisis la subtilité
tant que leur tournure ne soit ciselée
et dont les plus ostentatoires,
rassemblées dans un grimoire,
souligneront l'effort de mon esprit à déjouer
une hébétude qui se complait à se fondre,
depuis le plus jeune âge,
dans la blancheur des pages,
mais si la bassesse de la paresse
ne menait à l'écrit de détresse
en trouverais-je le courage ?

BIEN qu'aucune certitude ne m'oblige
à me séparer d'une phrase heureuse,
dois-je pour autant offrir une image trompeuse
de mon esprit qui oublie,
leurré par la dextérité de mes doigts
à moduler le souffle du verbiage déversé
dans une tonalité qui n'est pas celle de ma voix,
que le poids de son hébétude ne varie
dans la vanité de l'histoire qui s'écrit.

JE suis cet insensé
qui, faute de posséder une histoire à raconter
autre que cette gageure de restituer
avec une poésie brodée de rimes emmêlées
l'inanité de sa pensée,
embrasse l'envers hébété de sa face
sur des pages vierges de trace
après s'être approché du silence impénétrable
que son miroir lui tend.

Le chemin de la page

COMME le miroir du couloir réfléchit mon absence
depuis l'angle mort de ma présence,
ma page blanche me renvoie le silence
que mon esprit ne franchit
avant que ne se déploie la trace
de mon être qui s'efface
dans le vide de l'espace
car quand dans un effort tenace je pense,
c'est du silence qui s'ajoute au silence.

MAINTENANT que le vide s'est installé autour de moi
pour que l'ascèse du poème se déploie
je ne sais plus,
privé de l'aire vierge d'une page
où mes yeux sont à l'écoute de la voix
modulée par mes doigts,
ni quoi faire,
ni surtout,
où aller.

EN dehors de soutirer
de la page blanche sacrifiée
le vide qu'en moi j'y vois
ma plume n'y récolte rien
qui puisse contrebalancer l'histoire
de l'effacement dans ma mémoire
de ma vie passée devant l'écritoire
si bien que les extravagances qu'elle avance
au petit bonheur la chance
s'avèrent être incapables d'être infidèles
au vide de la page blanche qui m'inspire
pour autant que la rime rebelle
ne me prive des ritournelles
sans lesquelles chacun de mes âges
ne connaîtrait son délire.

Le chemin de la page

LES feuilles de papier
raturées, déchirées, brûlées
de ne pas y retrouver
la transparence créatrice du vide
sous l'apparence aride d'une pensée valide,
ne découragent mes doigts d'affronter le silence
de ma page planche qui, du fait de sa persistance,
est devenu ce que je pense,
et comme d'un savoir échafaudé je n'ai pas l'assise,
mon ouvrage repose sur cette roublardise.

DE nécessaire,
la page blanche étant devenue salutaire
au cheminement de mon esprit qui se réjouit
quand le déversement d'une prose aventureuse
canalisé par la rime rigoureuse
réussit sous mes yeux,
dans un tour de main astucieux,
à ce que réapparaisse le vide blanc de la page
dans une image dépourvue de relief,
et comme le temps de cette illusion est bref,
c'est un vide infini entrecoupé de mes nuits
qui, de l'angoisse de ne pas le retrouver,
de ma pensée ne fuit.

SANS le vide de la page blanche qui s'impose
pour ajourer le corps des lettres et séparer les mots
des strophes que mes doigts composent,
puisque n'étant scandées par mes lèvres closes
mais par l'écoute des rimes qui enchantent
les étapes du chemin par où passe
l'effort de mon esprit qui ne se lasse
d'égrainer un chapelet de pensées
dont la véracité du sens
est confirmée par la justesse du son
comme dans une chanson.

Le chemin de la page

SANS avoir été cet enfant qui s'attardait
dans le silence qui le rattrapait
après chaque rime désuète qu'il alignait
et qui déjà oubliait d'être
sans que ne ressorte de l'imbroglia confus
la pensée attendue,
réussirais-je, en moulinant comme une crécelle
le vide obsédant de ma ritournelle,
à enchaîner sur ma page blanche les litanies d'un rituel
qui ramènent mon esprit
à ses premiers oublis de la vie ?

NE sachant quel vide
de la page blanche ou de moi-même
s'ajoutera à mon poème
j'attends, et dès lors que les ratures
ne censurent les mots de belle allure
qui veillent à ce que ne soit rattrapé par la paresse
l'effort de brandir une détresse,
que des rimes diligentes enchantent
une prose indigente
qui, tant que sur la page elle le reste,
dans le même état me laisse.

COMME je méconnaissais,
avant de l'entreprendre,
la tournure de la phrase qui bouclera
sur la pensée obtenue en écoutant sa venue,
je me désencombre de l'idée reçue
que, sans avoir été préalablement conçu,
ne peut être perçu le vide de la page nue,
car ce n'est que lorsque ma plume rebelle
sculpte une forme nouvelle
à une absence de contenu
qu'elle atteint son but.

CONSCIENT que, privé
de l'aire vierge d'une rame de papier,
mon indigence ne serait entrecoupée de pensées
je ponctue, la plume à la main,
sur le chemin blanc des pages d'un retour au rien
une entêtante prosodie qui me poursuit,
alors que la monotonie et le manque d'entrain
s'allient pour repousser au lendemain
le point final de la strophe bancale
qui, de son échec à soutirer du sens
du silence de mes ignorances dans lequel je pense,
sera chiffonnée
avec le temps passé sur le papier.

PARTIS d'une plage de silence en quête de sens
mes yeux dérivent dans le flot des mots qui m'arrivent
car ce n'est qu'en s'arrimant
à la rigueur des lois de la rime d'autrefois
que s'entrevoit la cohérence qui se déploie
et que mon esprit, pris par son effort d'aller
à la rencontre d'une pensée,
ne s'écarte de la trace qui prolonge dans l'espace
l'ouvrage inachevé de son sillage
si bien que, de pages griffonnées en pages raturées,
se sont mes doigts qui baladent ma voix.

COMME c'est la dextérité de mes doigts
qui supplée l'incapacité de mon esprit à intuituer
le contenu de la pensée qui ne soit déjà formulé,
je remanie les mots de l'imbroglio accumulé
tant que ne s'y déploie la strophe qui ouvre une voie
que le regard parcourt avec la fluidité de la voix
sur les pages blanches qui canalisent mon esprit,
qui, autrement, sans qu'aucun mot ne le guide,
cheminerait stupide
avec la terre dans le vide.

Le chemin de la page

AUJOURD'HUI que les balbutiements de ma voix
sont débroussaillés par mes doigts,
sur des feuilles de papier s'accablent
des formules qui spéculent
sur le vide attracteur de l'aire vierge des pages
sur lequel s'appuie mon ouvrage,
pour autant qu'aux pelletées de mots déversés
y soient mêlées les rimes audacieuses
des strophes prétentieuses
qui instruisent mon esprit sur l'immensité du vide
où tournent en rond les astres bolides.

POÈTE constamment mis en échec
par la difficulté de la lettre
je me réjouis néanmoins,
l'esprit empêtré dans les boursoufflures
d'une écriture que je triture,
d'affronter dans cette entreprise
le vide des pages blanches
que, ni le savoir spéculé,
ni la bêtise avérée,
n'épuise.

POUR un mot de travers je m'attaque
à la phrase tordue qui me cherche
car tant que l'hardiesse de l'écriture
l'emporte sur la lecture des moutures
qui s'accablent dans une impasse,
et que son cours obscur repasse
par l'aire vierge d'une page
tant que la pensée poursuivie n'embrasse
la transparence de s'être diluée dans le vide illimité
dont mon esprit ne se sépare
que pour laisser sa place à la nuit noire,
ma page blanche restera, faute de mieux,
quotidiennement sous mes yeux.

COMME mes arguties
sur le vide créateur de la page blanche varient
à mesure que l'écoute insatisfaite de mes yeux les modifie
dois-je en conclure, plumitif d'une culture
où la vie de l'esprit est régie par l'écriture,
que l'espace vierge des pages contribue,
en ne limitant le polissage du poème,
à ce que brille sous nos yeux
le signifiant des phonèmes
en un corpus mélodieux,
comme le merveilleux scelle
le mystère des cieux.

APRÈS avoir traversé avec peu d'instruction
d'indécents poèmes en prose qui en conservent la trace,
c'est dans le vide des pages blanches
que mon geste s'aventure
à prolonger une écriture qui resterait obscure
si, au fil des mots, ne s'articulait une cohérence
entre l'espace conquis et le savoir acquis
sur laquelle, page après page, s'appuie mon esprit
pour vaincre les silences
où l'enferme son insuffisance.

CE poème laborieux qui ne réclame,
ni la maîtrise de la rime qui aiguillonne
la phrase brouillonne,
ni celle de la belle page silencieuse des pauses
dans une interminable prose,
mais l'aire vierge de la feuille de papier,
où se prolonge la trace
par où l'incomplétude de mon esprit repasse
pour s'enquérir du contenu imprévu
de la strophe qui ne serait advenue
si le vide blanc des pages n'était dans l'attente
d'arraisonner la pensée mouvante.

Le chemin de la page

EN ourdissant ce stratagème
d'intégrer le vide attracteur de la page blanche
dans l'avènement du poème
se retrouve inversé le flux de mes pensées,
car c'est sur plus encore de surface vierge et lisse
où les bribes de mes savoirs à une cacophonie aboutissent,
que les rimes exigeantes reportent mon attente
de cueillir une pensée savante
au terme du chemin parcouru
pour qu'advienne sa venue
dans une tournure chantante.

LOIN des ouvrages où se bousculent
les représentations du monde
que certains conçoivent pour mieux le parcourir,
je m'en tiens à sillonner l'aire vierge des pages
pour approfondir, au terme de nombreux passages,
le vide créateur des énoncés qui le fondent,
et comme sous mes doigts de rimaille
les ratures abondent,
ne peut-être mesuré l'espace vierge requis
pour que, le temps d'une seconde,
brille une pensée féconde.

LA pensée évanescence qui plane
sur l'aire vierge de la page nécessaire
au rassemblement des mots de mille manières,
se consolide dans le vide de la page qui me questionne
tant que l'écoute silencieuse de mes yeux ne fredonne
les rimes qui sonnent dans une strophe qui vous étonne
pour autant que les raturages
n'épuisent les mots usés de mon bagage
et ne plongent mon esprit dans l'hébétude
où, dessous le flot aventureux du langage,
se fraie dans le silence
le quotidien de mon existence.

COMME l'amphore d'argile tourne,
sous les doigts du potier,
autour du vide qui l'a fait naître
pour contenir dans un galbe affiné
le parfum suranné de l'élixir évaporé,
chaque nouvelle strophe reprend sur le papier
le contenu de la précédente pour que le "rien"
que mon geste s'épuise à capturer
dans des pensées alambiquées
dont la forme ne repose sur aucun fond
puisque sous ma main de plaisantin
la vanité de ce verbiage
sur l'attraction du vide blanc de la page
ne rime à rien.

CONVAINCU que plus la forme est concise
plus grande est la surprise que les yeux lisent,
je ne cesse de rabouter la tournure boiteuse
de la strophe tortueuse
pour en soutirer cette évidence
que sans l'aire vierge des pages
ne se ferait le polissage de mon verbiage
et que les pensées fluides
sur la nécessité du vide
resteraient confuses sur ma langue
et diffuses dans mon esprit.

POÈTE

grâce aux verres grossissants de mes lunettes,
me laisserais-je quotidiennement aspirer
par le vide attracteur d'une page blanche
si mon corps n'acceptait,
pour une vie de l'esprit,
de se désincarner dans l'écrit.

Le chemin de la page

ET si,
de répondre à l'appel du vide créateur
que génère en moi une page blanche,
la singularité de ma pensée ne résultait pas ?
Abandonné à ce désarroi
le plus sage ne serait-il pas,
en faisant vœux de silence, d'effacement et d'oubli,
de renoncer à la tyrannie de cette poésie
où, tant que la prosodie ne s'écoute dans une mélodie,
ne s'impose à son esprit le motif de cette lubie
de toucher de ses doigts
le miracle ou la rime
sur la page ranime
la mémoire effacée d'une vie
passée sous silence dans l'écrit.

JE ne cherche plus à être le poète
pour qui sa pensée ardue,
sans le support d'une page blanche,
resterait tue,
puisque la trace d'aucun écart
entre l'image que je vois
et le vide en moi ne se déploie
pour que, dans la vie, tu ne sois pas,
bats mon cœur bats mon cœur bats...

poème relu et modifié, le mercredi 5 juin 2024.

L'HÉBÉTUDE DONT JE PARLE

RECHUTE - II -

*Écouter avec les yeux
et penser avec les doigts.*

J'ÉCRIS à partir de l'effacement de ma mémoire d'enfant et de la mélancolie d'inscrire les impasses de ma vie dans l'horizon de cet oubli ce qui fait que se retrouve dans le sillage de ma plume, après la mise à nu de ma psyché ambiguë dans des orgies de mots crus qui n'épuisent mes amours de loin dépourvus de visage, le vide qui aujourd'hui m'éprouve lorsque, avec le déclin de l'âge, mon ombre assagie que le désir de la chair encombre se penche sur le vide blanc d'une page.

FILS resté fidèle à la peintre et poète dont la pensée fut absorbée par les empreintes d'encre noire qui initient, les sortilèges de la fée Mélusine réussis, aux mystères de la forêt qui recouvre la fin de la terre et comme le rien de mon être s'imprègne, depuis sa mort, des images totales de son grimoire, la blancheur étale de la page que l'encre noire n'efface pour qu'elle contraste la trace se déverse, depuis la page de titre effacée de ma mémoire, dans la fêlure qui me traverse.

QUAND le vide de ma page blanche ne devient créateur du cheminement de mon esprit en permettant à ce que s'articulent, dans le bricolage du langage, des formules qui jalonnent le vide des pages blanches affronté tant que mon geste d'écrire ne connaisse son délire, il se change en un ciel de lit où les rimes outrancières décochées par le démon malin de mes nuits d'encre noire reviennent se planter dans mon sein pour que ne fléchisse sous ma main le désir de l'amour promis qui transporte mon âme vers l'infini.

L'hébétude dont je parle

POURQUOI, plutôt que de s'adonner aux plaisirs des corps qui consolent de l'acceptation de la mort, mon geste s'est-il limité à tramer avec des mots orduriers des orgies impunies qui prolongent le désir infini de l'amour promis à mon âme qui voyage, page après page, loin de la violence de la mésalliance qui déchira le ciel de mon enfance.

ALORS qu'il me faut attendre pour que m'apparaisse dans le vide d'une page blanche la pensée absente de ma tête et qui, sitôt formulée, s'évanouit dans l'oubli de mon esprit qui replonge constamment dans l'ignorance du savoir qui ne s'est pas encore écrit, c'est sans retenue que s'écrivent mes amours de loin dont mon âme se grise dans le vol sans fin de son désir en me maintenant, pour que ne se tarisse le déversement des mots obscènes des pulsions du corps qui accumule tous les torts, loin des fusions charnelles où les liens qui s'y tissent ne sont éternels.

LE vide attracteur d'une page blanche restant le même à l'infini, le travail exigé pour y maintenir le cheminement de mon esprit est décuplé alors que dans son voyage mon âme jouit s'en entrave des dérapages du langage puisque le désir jamais vécu d'un plaisir de la chair intensifie, en s'épanchant de page en page, le débordement des mots crus.

Si mon âme et mon esprit ne croyaient qu'ils ne se mouvraient sans le vide blanc de ma page comme les astres dans la nuit noire, la première ne volerait dans le ciel de lit des orgies impunies où son désir de l'amour promis se fortifie et le second, faute de percevoir la terre du haut d'un ciel, pour ne pas perdre la raison dans un horizon qui ne soit une prison, trouve dans l'aire vierge des pages où ne s'effacent les traces des pensées qui s'approprient l'espace, le vide créateur de son labeur.

SANS l'aire vierge de la feuille de papier recyclé mes doigts ne conduiraient la phrase rebelle à s'aventurer dans le vide attracteur qui, providentiel, n'a d'autre fin que d'amener mon âme émoussée et mon esprit hébété à cheminer dans le vide blanc des pages où s'y prolonge indéfiniment l'impasse, à mesure que les âges de la vie passent, des poèmes ignorés de l'ouvrage inachevé.

DANS le dernier de mes âges où les mots de mes poèmes prolongent, après avoir épuisé la noirceur de mes songes, la trajectoire d'une ignorance sur laquelle mon insouciance s'appuie depuis l'enfance il me faut plier, sur l'écritoire, mon être au dicta de la lettre qui dévore mes yeux et l'essentiel de mon temps pour que mon âme et mon esprit, la traversée de la page blanche réussie, se rapprochent du vide infini.

MON geste remanierait-il la phrase bringuebalante aussi longtemps que le délié de son déroulé ne m'enchanté si ne se poursuivaient sur ma page, et le voyage de mon âme animée par son délire de ne jouir que du désir du plaisir de la chair qu'elle s'interdit pour que son amour infini ne tombe en poussière, et le cheminement de mon esprit qui, dans la phrase obscure qui se structure à mesure des ratures, acquière un savoir sur le devenir de la terre qui se déplace, en tournant sur elle-même, dans le vide illimité de l'espace.

BIEN que je ne cesse de buter sur le sens de mon errance dans le vide illimité, l'ébauche que je relance acquiert une cohérence une fois que sur l'aire vierge des pages nécessaire pour fixer la pensée passagère, les rimes dispersées sur des lignes brisées, rejouées par l'écoute de mes yeux dotés d'un métronome sourcilleux, carillonnent la tournure de la phrase qui s'ordonne dans le vide blanc de la page que partagent mon esprit dans son cheminement et mon âme dans son voyage.

DEPUIS que je suis attentif à l'évolution de la forme à laquelle le contenu se conforme, les rimes qui s'entre-appellent pour consolider ma ritournelle sur la force d'attraction créatrice du vide où mes pensées se consolident ne cessent de réclamer, pour que le miracle d'y croire se reflète dans une strophe polie comme un miroir, une page blanche de plus.

EMPÊTRÉ dans un salmigondis de mots que je rabâche sans que mon hébétude ne s'en détache, s'insinue néanmoins dans mon esprit que les rimes entendues dans des moutures distordues finiront par clamer une pensée bien vue sur le vide créateur puisque perdue, en soutenant que la matière de l'univers ne s'étoilerait sans une expansion de l'éther, cette exigence de façonner du sens pour habiter les cieux depuis la mort de Dieu.

QUAND mon esprit se cogne, dans les relectures de l'ouvrage, aux strophes gauchement déroulées par des rimes d'écolier dont la multiplication sur le moment m'époustoufle car ne fusant pas de mon souffle, mon ego blessé s'attelle aux mélis-mélos de mots qui sonnent faux jusqu'à ce que soit mélodieusement entendu, en articulant les fragments sur les ressorts des charnières sonores, l'inanité de leur contenu, dès lors qu'il n'y a pour mon être, dont les défaillances se raccrochent aux trouvailles de la lettre, en dehors du vide salvateur des pages vierges, pas d'autre issue.

PRIVÉ de la connaissance qui permet de dérouler avec aisance les mots de cette évidence que ce n'est pas le passage du temps qu'il faut mesurer mais le nombre de pages blanches sacrifiées pour que la strophe ébauchée parcourt, en maints détours, du haut à gauche des pages vierges au bas à droite des pages sillonnées, dans une suite d'accords de rimes sonores, la distance d'une pensée.

L'hébétude dont je parle

L'AMOUR promis m'ayant dispensé d'acquérir les connaissances qui ancrent dans la platitude de l'existence je m'appuis, pour répondre à l'attraction du vide de ma page blanche, sur le ressort de l'ignorance pour me permettre cette invraisemblance que, si je réfrénais l'écriture de mes idioties qui deviennent des formules qui spéculent sur le vide salvateur dès lors que l'écoute de mes yeux désire les relire en des tours mélodieux, je ne romprais le silence de mon hébétude qui s'installe dans ma tête quand, la phrase dans une impasse, je pense.

MES yeux ne comprenant pas ce qu'ils voient sans l'entendre comme l'éther que j'inspire pour le nommer dans l'expire, l'aire vierge de la page s'agrandit autant qu'il le faut pour que les mots bateaux de mon verbiage enrôlés par les rimes chantantes d'une tournure entraînant incitent mon esprit, désorienté d'attendre l'apparition d'une pensée dans la blancheur ouatée de la page comme l'enfant déboussolé pour être resté trop longtemps sage, à s'aventurer dans le vide où s'effeuille le silence d'une hébétude que ma main, dans une strophe qui plaise à l'œil, recueille.

QUAND l'hébétude que j'endure me plombe au milieu des ratures d'une écriture qui s'applique à transcrire le vide illimité de l'aire vierge des pages dans la vanité d'un radotage, pour que de nouveau m'entraîne le toutime des rimes qui imprime un rythme aux mots qui s'enchaînent pour délivrer la pensée ignorée avant qu'elle ne soit déroulée, il me faut renoncer, entre les somnolences ponctuant mon impéritie, à la prédominance de mon esprit sur la strophe qui s'écrit.

PUISQUE seules les pensées délivrées par les strophes concoctées avec les mots rabâchés de ma lubie sur le vide créateur compensent mon ignorance des savoirs qui procurent un pouvoir, la parenthèse d'une nuit brève et sans rêve refermée, le corps habillé de la tête aux pieds pour se faire oublier, je martèle, comme le forgeron dresse le fer sur son enclume, la phrase retorse à l'allant de ma plume.

LES mélis-mélos de mes mots étant ceux d'un idiot il me faut revenir remanier pendant des années, les élucubrations d'un délire sur le vide attracteur des pages vierges à venir où les pensées convoitées ne brillent sans que ne les vrille ma plume de pauvre drille vu que c'est par les yeux que j'entends leurs défauts, et tant que de leur polissage n'affleure un savoir qui est beau, les tournures dissonantes des strophes décevantes ne laissent s'échapper mon esprit du vide de la page blanche ni par le bas, ni par le haut.

QUAND alerté par mon idiotie, je reviens affronter les strophes de mon poème dont la concision est tendue à l'extrême pour décocher un trait d'esprit, la gaucherie de leur ressort que mes yeux n'entendaient pas jusqu'ici m'astreint à resserrer plus encore leur tournure retors, puisque seules les rimes rapprochées conduisent mes yeux sans dévier au cœur du vide des pensées visées.

L'hébétude dont je parle

ÉTANT donné que cette folle histoire du vide créateur ne se déploierait sans le support des pages vierges et que ne se figerait, sous les yeux de l'esprit curieux, le flux indocile des pensées volatiles à mesure que des strophes ciselées capturent l'inanité de tourner autour d'un espace évidé comme le motif d'une dentelle autour de son vide originel, j'en déduis que mes savoirs ne sont soutirés de ma mémoire, mais d'un bricolage du langage sur l'écrivoire.

L'AMOUR désiré ayant détourné mon esprit des études qui s'articulent autour d'une certitude, il ne me reste comme seul avoir que l'aire vierge des pages où rythmiquement s'ordonnent les mots qui sonnent dans les va-et-vient de ma main, mais pour que cet entrain ne soit brisé par les silences de mes ignorances j'œuvre, en ne perdant pas le fil des rimes habiles à relancer un cheminement fragile, à transposer l'immensité du vide immobile dans une parole qui file.

LA strophe plus ou moins bien ciselée qui débobine le sous-titrage de l'image du vide infini que la page blanche imprime dans mon esprit, foutraque elle le resterait dans les déclinaisons régressives des moutures successives si déjà ne se trouvait, dans le charabia simplet de son premier jet, une inconsistance génératrice de sens.

LE présumé accepté que la pensée convoitée resterait évanescence tant qu'un travail de la lettre auquel ma main a appris à se soumettre ne lui façonne une apparence, je limite ma tâche à ce que les rimes des comptines de mon enfance dont la naïveté modelait déjà une inconsistance m'instruisent, une fois la monotonie de la ritournelle acquise, que le fil des pensées qui traverse mes âges ne se dévide que si, de ma page blanche, chacune en mesure le vide.

LE geste qui n'a de cesse d'inscrire la trace d'une pensée perspicace en rassemblant dans une tournure fluide les fragments qui s'amoncellent dans des moutures rebelles, je ne le relancerais si manquait l'aire vierge d'une page à la quête d'une véritable connaissance sur la nature du vide infini qui, par-delà le bleu du ciel, réside, car c'est lors des errances de l'esprit en souffrance dans le silence de l'ignorance de la pensée encore non délivrée par la strophe parachevée, que la question sur la nécessité du vide illimité ne cesse de se poser.

LA pensée qui contente l'attente de mon esprit en souffrance je la dois aux pages vierges qui se multiplient en amont de la phrase brouillonne qui reconduit mes yeux, par des détours capricieux, face au vide salvateur qui donne aux rimes de seconde main l'espace vide inépuisable pour que chacune rencontre sa semblable, car le cheminement de mon esprit ballot ne se poursuit que si, de nouveau, se retrouve dans une image parlante, le vide de la page blanche suivante.

L'hébétude dont je parle

DÉJOUERAI-je l'hébétude qui rattrape mon esprit falot quand les poignées de mots raturés cessent de combler la page sacrifiée, si le vide attracteur de l'aire vierge de la page suivante ne restait dans l'attente d'une saillie délirante, et comme la spécificité de mon art est de revenir clarifier le pataquès des mots qui se bousculent tant que la rime qui zinzinule ne les module, tôt ou tard il arrive qu'une métrique maîtrise ma bêtise qui, dans le vide créateur, s'éternise.

PRESSÉ par la barre de nuages noirs qui rapproche l'horizon je marcherais encore d'un bon pas si je ne cherchais dans ma besace papier et crayon pour conserver la trace des rimes pugnaces de la strophe bavasse qu'un tour nouveau disloquera bientôt, car ma prétention de poétaillon est de débiter en vers, le vide originel qui englobe l'univers.

RAPIDEMENT je griffonne les quelques rimes qui sonnent, sinon mon esprit s'enferme dans la folie de lutter contre l'oubli de la strophe imparfaite qui boucle dans ma tête sans que celle-ci ne s'arrête sur le phrasé mélodieux qui réjouit l'esprit curieux d'entendre avec les yeux une vision où les astres de feu s'épuisent dans le vide froid des cieus, car seule la bonne cadence des stances d'une ronde embrasse l'immensité du vide d'où ne s'échappe le monde.

POURQUOI m'arc-bouter le dos au vent pour enchaîner, sur un bout de papier défroissé, une suite discordante de rimes qui confirme que ne peut se déployer une pensée perspicace si il vient à manquer le support vierge d'une surface comme pour l'astre qui se déplace dans le vide de l'espace, et d'autant plus que je dois, pour qu'une phrase boucle sur une tournure correcte, affronter pendant des années une cascade d'échecs.

QUE sur le bout de papier saturé de mots à la recherche d'une forme pour découvrir le fond de la pensée convoitée je ne puisse plus permuter des rimes qui par deux platement s'expriment, mes yeux sont alors privés d'entendre la raison du pourquoi que sans le vide froid de l'éther ne se dissiperait l'énergie de la matière, et c'est avec les fragments tronqués d'une strophe désarticulée que délayent les premières gouttes qui au vent s'ajoutent, que la formulation boiteuse d'une pensée prometteuse, sur un chemin sans abri, me laisse sans parapluie.

LES rimes décochées dans tous les sens pour atteindre le coeur du vide originel dont l'essence première est d'être éternel, de les avoir notées sur un bout de papier délivre mon esprit de sa folie de lutter, en affrontant une pluie d'hiver que renforce un vent contraire, contre l'oubli de la formule qui postule que le vide est créateur de l'évolution de la matière et que, sans la force d'attraction du froid absolu du vide qui englobe l'univers, ne serait en expansion la bulle d'éther où les astres se consomment aussi vite qu'à son échelle une étincelle.

IMBÉCILE heureux d'avoir égrainé, sur un bout de papier, les rimes entêtantes de la strophe incohérente sans savoir à quelle compréhension du vide attracteur celles-ci aboutiraient, car c'est dans l'après-coup, pour sortir de la boucle de mots dont le tournoiement incessant rend fou, que se dénoue avec les rimes chantantes les plus insistantes, une pensée triomphante.

CETTE assertion que l'accélération de l'expansion de l'éther n'est due à l'épuisement du souffle violent de l'apparition de l'univers mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui l'englobe, la dois-je à l'aire vierge de la page qui encourage le bricolage du langage où c'est le retour de la rime d'antan qui décide du cours des mots suivants, ou à l'écoute de la phrase qui se fredonne à mesure que se déversent sur l'aire illimitée des pages vierges les mots d'un verbiage qui joliment sonne, comme s'agrègent les astres de feu dans la poussière qui se dissémine dans l'infini des cieux.

LES strophes déroutantes de cette théorie délirante d'un vide créateur n'ayant comme intérêt que leur bel attrait, ce n'est pas avant que les rimes trébuchantes, transmues en des sonnantes, carillonnent là où mes yeux s'égarèrent de ne pas entendre leur retour là où rythmiquement ils comptaient que mon esprit démuni s'approprie, le redoublement des phonèmes consolidant le signifié mouvant du poème, le vide blanc des pages comme toile de fond de sa déraison.

RESTERAIS-je à l'écoute du remplissage de l'aire vierge des pages dont le vide s'agrandit à mesure que s'y déverse un salmigondis si, dans le flux sans pause d'une prose, des rimes guillerettes ne s'accordaient sur une musique simplette pour concerter sur cet échange qui ne s'arrête, entre le vide blanc de la page et la vacuité de mon être.

AVEC la lyre à une corde qui m'accompagne quand je travaille du chapeau je déjoue les rimes badines des strophes cabotines qui glissent vers une humeur chagrine qui sonne faux car j'aimerais, avant que chacune dans l'oubli ne se taise, que la tonalité mineur des fadaises sur l'hébétude qui pèse sur mon esprit dans sa dérive dans le vide des pages blanches qu'il n'esquive, plaise.

DÈS lors que le vide attracteur permet aux vingt six lettres de l'alphabet d'étaler sur la page blanche la durée persistante d'une hébétude prégnante qui autrement resterait silencieuse sous mes yeux, je cisèle avec un stylet la strophe déroutante qui, une fois ses iambes rythmés à son avantage, devient suffisamment entraînante pour que mon esprit ne reste à questionner le vide blanc de la page pour s'avoir si celui-ci s'agrandit d'autant que le radotage s'amplifie ou que le langage s'épuise, à mesure du bricolage de ses rouages, dans le silence de l'espace infini.

L'hébétude dont je parle

SANS cette inquiétude que mon hébétude ne se détache de la blancheur de la page si une strophe ne transpose le vide attracteur qui s'impose, m'escrimerais-je à croiser des rimes qui, aubaines sous ma plume incertaine, donnent à croire que ma main les agence comme je pense alors que c'est aux rebonds des phonèmes que l'écoute de mes yeux se raccroche pour que la déclinaison ne s'effiloche, si bien que ne se poursuit le cheminement de mon esprit que si s'accorde sur un tempo le méli-mélo de mes mots de poétereau.

SUR le quai déserté où mon poème m'entraîne pour que j'y entende défilier des strophes dépourvues de l'aisance d'avancer à la bonne cadence, je raboute l'embrouillamini de leur charivari en reliant d'un trait appuyé les fragments entourés mais, comme ce n'est qu'en repassant devant l'écoute de mes yeux que se détachent les rimes qui nouent la ronde des mots autour du vide où le futur réside, combien de fois encore vais-je croiser sur un quai déserté, le régiment de mes pensées enrôlées pour affronter le vide illimité des feuilles de papier rapidement chiffonnées.

TOI, lecteur fatigué de mon verbiage, tu perçois si bien que la beauté d'aucun paysage ne distrait mes yeux de la page où une strophe désarticulée s'aventure à soutirer du vide illimité la pointe avancée d'une pensée que je t'entends me suggérer, pour alléger ma peine, d'accrocher les rimes vaines qui s'amoncellent dans mes rechutes, aux ballons qu'aiment lâcher les enfants pour que d'autres mains remplissent les blancs à l'autre bout du vent.

COMBIEN de fois vais-je sourire de laisser le souffle du vent emporter ce que j'oublie si je ne l'écris et de ne plus me voûter pour cueillir le mot précis qui clarifie la pensée poursuivie par mon esprit démuni qui attend, faute de s'arc-bouter sur un savoir acquis, que mes doigts réussissent à enchâsser le vide blanc des pages dans des formules ciselées.

MAINTENANT que se déroberent à mes yeux
dans l'ultime strophe de ce poème prétentieux
dont l'inachèvement me repose,
les volutes de la tournure qui transportent
le parfum discret de la rose
qui, avec la dernière rime butinée
sur la ramure rouillée,
se serait éclosé,
du passage du temps dans le souffle du vent
je dispose
pour que s'impose
aux habitudes de mon hébétude,
sans ancrage sur une page,
d'être éphémère dans le vide de l'éther.

poème relu et modifié, le lundi 3 juin 2024.

LE TEMPS,
EN DERNIER LIEU,
JE L'AI PERDU.

*Un renoncement au temps
qui nous lie à son mouvement.*

ARQUÉ contre le souffle du vent qui rabat sur l'océan la grisaille pluvieuse des nuages qui pourchassent les vagues dont les plus hautes, de ne pas s'effondrer sur la ligne écumeuse des brisants, viennent se fracasser sur la côte découpée où mon corps ressent la fragilité de sa présence dans la véhémence des éléments.

SOUDAIN submergé par la puissance des éléments, les battements précipités de mon cœur compriment les moments menaçants qui remontent par mes veines paniquer ma tête que le mouvement cisailant du ressac qui affouille le sable dessous mes pieds ne m'entraîne dans le bouillonnement de la vague qui s'élève fouetter le chemin côtier violemment.

CE roc battu par les flots et sur lequel, ce soir, je ne puis m'asseoir pour jauger la chevauchée ondulante des vagues dont la cambrure se brise sur la côte découpée où, roulée par le vent, s'accumule une écume qui se dissout et s'évapore lentement, lui, inerte depuis son agrégation dans les temps archéens, il dure !

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

LA lente érosion du rocher n'ait pas dû à un passage du temps moins agressif à son égard, mais à sa masse granitique qui résiste aux assauts des vagues qui sillonnent l'onde bleue d'une planète qui gravite autour d'une étoile jaunie rattachée par un bras spiralé à une galaxie qui, avec les réflexions du poète abasourdi, tournent en rond dans le vide.

CE mouvement spiralé de la main qui déroule la pensée qui tourbillonne dans ma tête, me rend solidaire d'un ciel où s'y dissipe l'énergie des éléments, du déferlement des vagues aux battements des ailes de l'oiseau migrateur qui s'éloigne au-delà des nuages dispersés par les vents.

DÈS lors que la vitesse d'expansion de notre univers ne diminue mais s'accélère dans ses confins j'en déduis que ce mouvement n'est dû à la force du souffle de son apparition qui s'amenuise à mesure que s'agrègent les éléments, mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui aspire et dilue dans l'éternel l'éther de notre univers qu'il englobe.

DÈS lors que “rien ne se perd, rien ne se crée : tout se transforme”, à la fin des fins, si ne s'inverse le mouvement d'expansion de l'univers dans le vide originel qui l'aspire, sous quelle forme l'énergie dissipée de la matière des éléments se retrouvera diluée dans la pureté froide du vide absolu ? En de nouvelles vagues de vide parcourant l'infini où, dans l'écrêtement du croisement des vagues, l'énergie du vide se reconstitue ?

DANS cette vision où l'expansion de l'univers n'est due au souffle de son apparition mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui l'englobe, les lignes d'horizon que nous percevons se diffractent, d'étoile en étoile, dans toutes les directions.

IMMOBILES dans aucun des points du vide de l'éther en expansion, les éléments de l'univers trouvent leur salut en faisant corps avec leur chute si bien que, dans le cycle de la matière qui s'agrège pour se consumer irréversiblement, là où la poussière se déploie s'offrent des présents !

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

L'ESPACE connu perdure aux endroits où des astres, attelés à d'autres astres, tournoient là où le vide incommensurable dans le mouvement se retrouve, ainsi, au hasard des attractions, du plus grand au plus infime des univers, c'est au rien du vide que le carrousel des particules élémentaires donne corps.

TOUT corpuscule emporte l'ici et maintenant du monde charriée par des astres en feu qui, épuisant leur mystère, surgissent de la poussière qui s'en suit.

COMME dans la pureté bleutée d'un ciel d'été se forme le nuage qui libère la grêle et l'énergie des éclairs, dans la nuit noire de l'éther où la matière des éléments se complexifie en s'y refroidissant, des nuages de gaz et de poussière s'agrègent en des astres incandescents.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

LA matière se complexifiant dans son retour au rien, les combinaisons d'éléments se constituent à des vitesses qui les situent hors du néant de n'être plus.

À l'image de la vague qui se cambre à l'approche de son ressac qui délimite l'océan, tout élément se modifie dans son allant du seul fait d'être un manège provisoire d'atomes plutôt que ce rien qui, dès que le retour au même d'une onde se brise, revient.

GROSSIES par l'onde brisée des précédentes les vagues échevelées m'apparaîtraient bientôt folles si, dans ma tête de poète, le brassage des mots ne couvrirait leur vacarme aussi longtemps que mes doigts ne maîtrisent sur une feuille de papier vierge et lisse, les causes des enchaînements des mouvements des éléments qui, dans la tempête, s'entremêlent aux avancées par à-coups de ma pensée.

SURTOUT ne pas commencer à chercher des mots pour décrire ce moment où le vent, les vagues, le sable chaud, la pensée qui s'effiloche dans la paresse, conjuguent leur présent.

À quelques pas du reflux de la pensée sur les mouvements cycliques du monde que ma main échoue à inscrire dans le futur de l'aire vierge d'une page dans une ligne droite de mots, émerge le souvenir de l'enfant jouant à graver rapidement dans le sable d'une plage vierge et lisse, au plus près des vagues, l'alphabet de son nom.

S'EST-elle écoulée sécable ou insécable cette durée de temps pendant laquelle la falaise d'antan s'est éboulée en cette vaste dune crissante sous mes pieds ? Avec quelle mesure trancher ? Celle de multiplier par deux les vagues que l'enfant comptait dans sa tête à mesure que celles-ci effaçaient, une deuxième fois en se retirant, l'empreinte de ses pas qui biaisait l'étales trompeuse de la marée basse ?

C'EST en étendant les bras comme un enfant que j'ai, en tourbillonnant sur moi-même sur une terre en mouvement, franchi le mur du temps pour me retrouver intégré aux différentes vitesses des éléments qui se transforment à mesure que se dissipe irréversiblement l'énergie de leur matière agrégée ou bien acquise par le vivant.

EST-ce le passage du temps qui régule l'évolution des éléments en y ajoutant ou en y soutirant des grains d'énergie ou bien la flèche du temps ne serait-elle que la vitesse des durées d'épuisement de l'énergie de la matière de chaque élément dans le vide de l'éther jusqu'à la mort thermique de l'univers dans la pureté froide du vide infini où il n'y a pas de place pour le néant de la fin des temps.

Si la présence des éléments dans le vide de l'éther est déterminée par la durée de dissipation de l'énergie de leur matière, alors le passage du temps qui ravine le monde qu'un démiurge créa en le faisant six jours durant n'est qu'un leurre et toutes fictions sur sa course en avant dans un futur qui l'emporte sur sa fuite dans les ruines poussiéreuses du passé, oblitérent nos pensées d'autant.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

LE souffle du verbe qui fit naître Adam et Ève de la poussière nous oblige-t-il à croire que c'est le mouvement du temps carillonné aux horloges des clochers qui, depuis le sixième jour du Livre, anime la danse de nos squelettes plutôt que le flux d'énergie qui nous traverse jusqu'au dernier expire d'un éther dont la transparence se perd dans la nuit noire de l'univers.

AVANT que je ne m'épuise à lisser des boucles de mots jusqu'à ce que ma pensée satisfaite repasse par la trace qui fige le cours du temps que je passe à affronter le vide attracteur de ma page blanche, j'arpentais la grève en alourdissant mes poches de petits galets blancs ravis de ne trouver à leur rotondité polie ni commencement ni fin.

APRÈS avoir sillonné l'espace vierge de la page avec une phrase qui tâtonne tant que le déroulé de sa tournure ne délivre une pensée qui prône que, sans le vide froid de l'éther, ne se dissiperait l'énergie de la matière me faut-il choisir ou pas, avant de passer de vie à trépas, dès lors que le moindre grain de matière compose l'univers, la glèbe ou la cendre ?

PAREILLEMENT au moment où apparaît, dans la tournure mouvante de la phrase tâtonnante, une facette obscure ou lumineuse de la pensée qui questionne l'aire vierge de la page où les mots s'ordonnent, nous percevons les corps célestes que leur consistance soit solide, liquide ou gazeuse, obscure ou lumineuse, dans l'évolution de leur présence dans le vide d'un éther dont ils sont les hôtes.

AVANT d'atteindre le point final de la phrase et que ne s'y précise, comme au travers d'une lunette aux lentilles inversées, ma vision de l'aire vierge des pages où s'élaborent mes pensées sur le vide illimité nécessaire pour s'y créer, mon esprit suspendu au mot qui lui échappe plonge par la fenêtre ouverte dans la nuit noire de l'éther où scintillent des étoiles qui depuis longtemps ne sont plus.

DE la célérité de la lumière à la fraîcheur des ombres lentes, l'instant présent du temps traverse-t-il d'un coup la totalité des éléments en mouvement qui constituent l'univers ou bien progresse-t-il à partir du chaque ajustement infime des particules élémentaires des agrégations de matières dont l'énergie se dissipe dans un éther qui, dans une expansion qui s'accélère, s'évide ?

C'EST en cherchant dans le ciel constellé le bras d'Orion qui relie notre planète bleue à une galaxie spiralee autour d'un trou noir d'où s'évapore une énergie sans mémoire que j'ai, en me remémorant le savoir que mes yeux ne voyaient, remonté en un instant la nuit des temps qui m'en sépare.

J'INVITE tout un chacun à assister, en soustrayant les milliards d'années-lumière du temps qui nous en éloigne, à une déchirure dans le vide originel produite par l'éruption violente de l'énergie qui s'y accumule quand chacun des points infimes du vide, en étendant son rien à la ronde, croise les ondes des autres points et, depuis lors se perd dans l'éther, l'énergie de tiraillement entre l'espace absent du retour au rien des éléments et l'expansion du rien à l'infini.

DANS l'accélération de son expansion dans le froid absolu du vide originel qui l'englobe, notre univers chiffonne-t-il un abord vierge des ravages du temps, comme cette cosmogonie de béotien recycle le monde ancien du feu en de la terre, de la terre en eau, de l'eau en éther et de l'éther en feu, dans le vide attracteur des feuilles vierges et lisses de la rame de papier renouvelée située à la portée de la main ?

SON mouvement de rotation s'effectuant dans le sens opposé à la course apparente du soleil la terre donne cette impression d'aller, ceinturée par le fer des hommes habiles et curieux et le feu des envieux et des furieux, des rayons argentés du levant aux stries d'or du couchant, vers le futur à reculons.

QUINZE degrés s'égrenant dans une heure, la totalité des planètes effectuent leur volte en vingt-quatre heures quelle que soit la vitesse de leur rotation, reste que la durée de chacune pour effectuer son tour n'est pas la même, comme les strophes du poème qui restent abstruses de nombreuses années avant de dérouler clairement une pensée infuse, alors que les tâches ménagères sont quotidiennement à refaire !

PLUTÔT que d'étayer un monde où chaque chose a son mot, la nature sa prose, l'amour de loin son poème quand les solitudes ne se rencontrent dans les romans, le judicieux ne serait-il pas, avant que la mélancolie qui s'empile dans les tiroirs de l'écritoire ne se teinte d'un noir désespoir, de manier cyniquement les nombres qui thésaurisent une matière fossile qui, bulle après bulle, s'amenuise ?

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

L'HOMO qui ne serait sapien s'il n'était habilis et qui, prothésé de la tête aux pieds, ne cesse d'être inventé par les outils qu'il bricole, que l'accumulation des gains soit due à la répétition des gestes épuisants pour les uns, au temps usurier pour les autres, de le départager cela importerait si le soleil tannant ne pointait aux heures où la cloche des nantis le sonne !

SEULE une araignée suspend, à cette heure tardive, le fil du temps à une ancienne pendule vu qu'avec le poids des ans, la petite aiguille entraînant la grande rouillée dans un pas de deux, le déclin langoureux des jours égrainé par des engrenages usés retarde sur la progression sensible des ombres qui reviennent se mêler aux songes de mes nuits.

COMMENT se fier à une horloge dont les aiguilles, pour revenir à minuit, parcourent deux fois le cadran en carillonnant tous les quinze degrés la course apparente du soleil, si bien que le mouvement de la rotation de la terre, dans sa révolution autour du soleil, se faisant dans le sens inverse de la ronde des aiguilles celles-ci m'obligent, pour que le mouvement de la terre ne m'entraîne passivement dans le passé, à des efforts de chaque instant pour, de tic tac en tic tac, aller de l'avant !

COMBIEN d'onces de poussière vont se déverser dans les vases jumeaux du sablier de pacotille que n'avait retourné depuis bien des années aucune perte de temps, avant que ne décroisse le sourire lumineux de notre amie la lune qui, pour jouir du moment d'être ronde, accélère sa course dans sa traversée des nuages ?

À midi tapant, en passant de l'autre côté de mon ombre, j'ai devancé de l'allant de mon pas la marche du temps qui nous faisait galoper sur le chemin des écoliers dès lors que le jeu consistait à piétiner les fantômes que nous projetions en les poursuivant.

LA Grèce antique nous ayant appris que Chronos s'est retiré rapidement dans la nuit avec le premier des marathoniens qui, à bout de souffle, expira avant de clamer la victoire et plus lentement avec le deuxième qui l'a réussi en ménageant son effort, le tacticien avisé sera donc celui qui, au franchissement des obstacles du trajet le plus court, privilégiera les longs détours, le temps gagné étant à notre mort perdu !

EN partant du principe que l'univers visible est pris dans un éventail de vitesse assurant à chacun de ses éléments sa présence, poète, réduirais-je le temps généré par l'attente d'une reconnaissance si, pour qu'une pensée m'apparaisse plausible dans une tournure de phrase compréhensible, je ne devais triturer un verbiage qui s'étale sur l'aire vierge de la page à mesure des raturages ?

NE filant plus à la cadence des heures comprimées dans un ressort, les jours, les saisons, les années regagnent le début de mon passe-temps pour que je le relise depuis son premier mot et de réordonner, là où le salmigondis d'une idiotie pointe encore, les fragments de la phrase disloquée jusqu'à ce que le ciselage de la tournure qui se déploie dans le vide attracteur auquel je crois, récompense d'un trait d'esprit, le travail de mes doigts.

COMME ce n'est qu'en repassant par le fil déroulé des mots, comme l'araignée celui de sa toile, que mes doigts capturent la pensée qui s'y noue, sans la surface vierge de raturages d'une page ne se profilerait, dans les moutures de la phrase que je triture, le tour harmonieux d'un savoir judicieux sur le vide originel d'avant celui des cieux.

POUR que mon geste ne se fige dans la paresse de ne plus poursuivre l'histoire d'un savoir sur le vide attracteur qui ne cesse d'abonder à mesure de mes maladresses, et que mon esprit ne se lasse de se raccrocher à l'imbroglio de mots que je relancent tant qu'une tournure élégante ne délivre une pensée cohérente, il me faut biffer les écarts qui ne mènent nulle part de la phrase qui, à se déployer dans le temps plutôt que dans l'espace, s'égare.

COMME mon esprit reste perpétuellement privé de la cohérence à venir de la phrase en train de malaisément s'écrire, ce n'est que lorsque les fragments dispersés s'articulent autour des rimes essayées que se retrouve sous mes yeux, déployé en un tour mélodieux, le vide créateur de mon verbiage à mesure des raturages sur l'aire vierge des pages.

SI je ne restais insatisfait du contenu banal de la phrase bancaire, je ne reviendrais permuter les mots de la mouture désarticulée jusqu'à ce que se clarifie, en-dehors de mon esprit, dans les méandres de la trace qui se déploie dans l'espace, la pensée poursuivie dans le vide blanc des pages tant que les mots requis ne s'enchaînent dans l'ordre où celle-ci clairement se partage.

POUR que ma main ne se lasse de prolonger la trace de la phrase raturée qui s'effiloche malgré les efforts de mon esprit qui s'accroche, mon attention se laisse absorber par le vide blanc de la page pour y retrouver le schème de ce poème : que ce n'est pas dans le cours du temps mais dans le vide de l'espace que se façonnent les éléments, ce qui permet à mon esprit de retrouver, une fois le vide brodé dans la phrase déroulée, la temporalité de cette pensée autant de fois que désiré.

LA formule dont le minimum de sens dépasse l'attente de mon esprit ébaubi, la dois-je aux pages blanches ou au double écoulement du temps, un infécond qui se débande en laissant, sur ma gauche, l'embrouillamini biffé d'une ineptie et le fertile qui, sur ma droite, escorte la phrase brouillonne jusqu'à ce que rayonne, au terme de l'espace parcouru pour sa venue, la pensée attendue par mon esprit sur le vide créateur des feuilles de papier qui, étant illimité, amplifie cette folie ?

SERAIT-ce pour compenser ma mémoire qui oublie, une fois tournées les pages blanches affrontées, les formules alambiquées d'un savoir qui subordonnent la course du temps qui passe à l'expansion infini de l'espace que je ne cesse d'écrire mon délire sur le vide attracteur qui m'inspire sinon mon futur, jour après jour, ne se déplace sur la page vierge de trace.

PRIVÉ de l'aire vierge de ma page, je ne m'enorgueillirais des pensées sur le vide attracteur où elles adviennent avec les mêmes mots qui reviennent lorsque ma main réussit, pour paver le cheminement de mon esprit, à enchaîner des strophes abouties dont j'oublie la facture à mesure de leur écriture si bien que pour combler cette déficience, le vide de ma page blanche est devenu l'horizon de mes jours, du plus long au plus court.

LE labeur de mes heures étant de percevoir dans l'élaboration d'une forme une réponse au souci de mon esprit de ne s'extraire de son hébétude en-dehors de son étude, je redistribue les fragments dispersés de la phrase disloquée jusqu'à ce que devienne évidant, de gauche à droite en partant de la majuscule, le sens du temps passé à attendre, de la trace qui se déplace en se redéployant différemment dans l'espace, que la pirouette d'une tournure l'emporte sur l'absence d'élan d'une pensée dans ma tête.

LA traîne de nuages cotonneux empourprés par un soleil mi-clos qui s'attarde dans le ciel je ne puis l'accompagner des yeux sans que la voix soliloquée de la solitude ne m'en détache et que ne ricochent dans ma caboche, l'augure d'une image n'affectant mon esprit qu'au terme d'un bricolage du langage, les rimes entraînantes de la strophe bringuebalante qui étire mon attente que soit illuminé par une pensée inspirante l'horizon rougeoyant qui, en engloutissant la vanité de la ronde des jours, masque le mystère que l'infini de la nuit soit noire.

LA terre n'étant ni plate, ni immobile au milieu des cieux, est-ce de m'être dépouillé de l'illusion que se synchronisent le temps journalier de sa rotation et l'annuel de sa révolution dans les cycles d'une lune montante et descendante, pour des durées différentes d'épuisement des matières de l'univers dans un vide qui en lui-même infiniment ne change, que l'embrassement d'une armada de nuages perçu au travers d'une envolée de mots fuyant mes efforts pour les réunir, rassérène mon âme veuve du temps qui lie les éléments au présent de son mouvement.

APRÈS avoir teinté de nostalgie le rougeoiement du soleil en le couchant dans un poème ma plume revient, sur une nouvelle page blanche, courtoiser la silhouette entraperçue de la femme nue qui ne s'est encore ouverte, le temps du livre n'étant pas celui du vivre, à la prière que se récitait l'enfant que la mort ne lui vienne avant d'avoir aimé de son sang.

DE même que refléurit, pour la beauté de cet ouvrage, dans la zone sauvageonne de ma mémoire, l'heure envoûtante où la femme brune s'est alanguie nue à la lumière de la lune sans se cacher de la curiosité de l'enfant instruit par les images jaunies des livres interdits, de même les champs colorés de brassées de fleurs parfumées reçoivent au printemps le regret du temps.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

« *COMME un petit coquelicot, mon âme, comme un petit coquelicot* », fredonnerais-je cette plainte où pleure la fleur couleur de sang qui meurt sitôt cueillie dans l'or des champs si, depuis les premiers poèmes confus de la jeunesse, pour préserver le moment où son âme est emportée, en s'abandonnant à l'eau d'un baiser, dans le lit mouvant des amants, ne se ressourçait dans le puits d'encre noire le fol espoir d'embrasser le temps où son amour durera toujours.

*LE temps s'en va, le temps s'en va ma Dame,
Las ! le temps non, mais nous nous en allons,
Pierre de Ronsard (1524-1585)*

RATTRAPANT mes pas de mendiant-poète poursuivant les mots de sa pensée, une chanson de nos pères m'invite à reprendre son refrain pour glorifier l'éternel retour des jours qui, bien que ce soit nous avec la terre tournant comme une toupie autour du soleil qui allons, rapidement passent.

poème relu et modifié, le vendredi 24 mai 2024.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

COSMAGONIE

*Spéculations sur un vide qui ne laisse,
étant infini,
pas de place au néant.*

ARGUERAIS-je que sans la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui englobe l'univers la matière des éléments ne se complexifierait en se refroidissant dans une bulle d'éther dont l'expansion s'accélère, si le vide blanc de la page ne se comblait du brassage des mots d'un premier jet qui évolue vers la tournure élégante de l'allégation convaincante sur le vide attracteur de l'aire vierge illimitée des feuilles de papier recyclé.

ME plierais-je à cette fantaisie de comparer l'aire vierge illimitée des feuilles de papier recyclé où s'articulent les rouages du langage, à l'expansion du vide de l'éther où s'agrège la matière des éléments qui dissipent leur énergie dans des durées qui ne s'inversent si, en amont du sillage de la phrase qui m'instruit, ma main ne s'épuisait pour une étincelle d'esprit.

PAREILLEMENT au vide de l'éther où évoluent les astres qui s'agrègent obscurs ou lumineux dans des nuages de gaz et de poussière, sur l'aire vierge illimitée des feuilles de papier des poignées de mots s'agencent dans des tournures de phrases spiralées qui délivrent des pensées obscures ou lumineuses sur l'attraction créatrice du vide où le futur réside.

À mes yeux, au-delà des nuages, de la lune et des étoiles, c'est dans le vide originel que se dilue l'éther de notre univers en expansion et quand bien même le contour repoussé des confins ne soit que le miroir de l'antimatière du monde qui advient reste le mystère, si la matière des éléments s'agrège moins qu'elle ne s'épuise et que "rien ne se perd, rien ne se crée : tout se transforme", de la conservation de l'énergie dissipée par les astres révolus dans le froid absolu ?

JE pose, une fois trouvé la rime qui certifie ma prose, que le vide originel fut déchiré par l'énergie accumulée dans un écrêtement des ondes creusées par chaque point du vide absolu absorbant son même à la ronde et que, dans cette béance à elle-même suspendue, l'énergie se matérialise dans un éther qui s'expand dans le vide originel comme les pensées évanescentes qui s'impriment en composant avec la blancheur de la page, à moins que l'infini ne soit qu'un point qui s'agrandit à mesure que l'univers s'y inscrit.

DEPUIS cet instant où le vide d'avant celui de notre monde fût déchiré par l'énergie accumulée dans le croisement des vagues allant de la tension entre un espace infini contenu en un point qui n'a pas de contour et le nombre illimité de points infimes du vide autour desquels rayonne l'infini, si l'expansion de l'éther n'était accélérée par la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui aspire l'univers dans sa déchirure, l'énergie de la matière des éléments agrégés se dissiperait-elle ?

CETTE supputation que, sans l'expansion de la bulle noire de l'éther qu'accélère la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui englobe l'univers, la matière ne se complexifierait en se refroidissant, résonne dans la chambre d'écho de mon cerveau qui s'en étonne depuis que l'aire vierge des pages ne laisse de répit à cette folie de trouver la rime qui, redoublée, ranime l'effort de broder jusque tard dans la nuit, autour du vide attracteur, une pensée aussi subtile qu'inutile.

FAUTE de posséder la connaissance d'une science qui s'étale avec aisance je soutiens, dès lors que l'étirement de mes vétilles en des pensées qui brillent n'est dû au souffle d'une inspiration mais à l'aire vierge des pages qui recueillent le bricolage du langage, que l'expansion de l'univers n'est due à la violence du souffle de son apparition mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui aspire, dans la béance d'une déchirure qui ne cesse de s'agrandir, le vide de l'éther jusqu'à son retour dans un infini sans contour.

LA page blanche étant la fenêtre à travers laquelle mon esprit curieux voit la poussière s'agréger dans les cieux en des astres de feux, et pour mon âme une belle image de la poursuite de son voyage vers l'infini d'un ciel serein qui est, comme l'éternité, dépourvu d'un commencement et d'une fin, bien que tirillée par la poursuite de ses deux voies, chaque nouvelle strophe déploie d'une même voix l'angoisse de basculer, la trace rompue de leur passage sur l'aire vierge des pages chronophages, du vide illimité dans le néant.

COMMISSIONNAIRE d'une âme qui, hantée par la crainte de chuter, ne serait-ce une seconde, dans une impasse du monde, traverse le ciel blanc de la page emportée par la rime chantante qui oriente la phrase intrigante vers les ambiguïtés éprouvantes des amours de loin, quand ce n'est pas mon esprit qui replonge, pour asseoir un savoir qui ne soit un mensonge, dans le vide de l'éther sans lequel les éléments ne dissiperaient l'énergie de leur matière, vouté par l'écriture je poursuis ces deux aventures.

MA vie s'écoulant derrière l'écrivoire, j'écoute venir à moi le savoir brodé dans le déploiement des traces déroutantes qui sollicitent mon esprit dont la somme des ignorances libère de toutes vraisemblances comme celle de trouver l'élément créateur dans le vide attracteur et quand ne se vérifie cette lubie, c'est mon âme caline qui s'acoquine, lors de mes nuits d'encre noire, des envolées d'un verbe endiable qui vous emporte avec lui dans l'infini de l'amour promis en maculant d'obscénités l'aire vierge des pages.

QUAND les mots déversés ne s'agrègent dans une formule irréfutable sur le vide créateur de l'aire vierge des pages requises pour le façonnage de la pensée de passage et que mon esprit désappointé ne se lasse d'attendre que la trace ne trouve, en se déployant dans l'espace, une cohérence dans sa quête de sens, alors s'enchaînent les envolées fébriles des phrases faciles qui ravissent une âme émoustillée par la crudité de mes amours de loin couchés sur du papier apprêté pour ne retenir les audaces de la main.

LES voix de mon âme et de mon esprit divergent quand, sur le chemin blanc des pages, la strophe confuse s'incline vers la sollicitude de l'une de diluer sa mélancolie de l'amour promis dans l'encre noire d'une nuit infinie, ou vers la certitude de l'autre que le vide est créateur comme celui de l'aire vierge des pages où se concrétise, avec des rimes d'un autre âge, cette spéculation digne de l'amateur qui voit l'univers se créer, à l'image de son labeur, dans un vide salvateur.

MA plume de gribouilleur, quand elle ne pallie la défaillance de mon esprit à saisir à la volée, comme l'instant de la particule dans la propagation d'une onde, une formule sur l'expansion de l'éther qui s'accélère jusqu'au retour au rien de l'épuisement de la matière, elle trame sur la page avec les mots vulgaires de mon vocabulaire, pour que mon âme poursuive son voyage, des amours de loin qui, délestés de la pesanteur des corps ne se limitent dans leurs transports, si bien qu'à mesure que s'écrivent ces deux hérésies, le vide illimité des pages blanches les s'amplifie.

SANS l'attelage de mes doigts au bricolage du langage sur l'espace vierge de la page et une obstination en guise de courage ne m'apparaîtrait dans une formule abstruse cette allégation d'une connaissance infuse que, même si la force gravitationnelle s'augmente à mesure que s'agrègent les éléments, celle-ci ne sera jamais suffisante pour s'opposer à l'attraction du froid absolu du vide originel qui accélère l'expansion dans l'éternel d'un univers mortel.

CONTRAIREMENT aux efforts de mon esprit de ne plus lier le déploiement de la phrase au passage du temps mais au vide attracteur de la page vierge requise pour qu'enfin se synthétise, dans le sillage de mes doigts, le chaos de ma bêtise, l'élan de mon âme vers l'amour promis s'intensifie sur le lit blanc de ma page dans la surenchère des rimes outrancières d'une poésie ordurière pour qu'à la tentation de s'incarner dans un interdit charnel, ne cède un désir d'aimer qui ne serait éternel.

QUAND le vide attracteur de la page ne contrebalance le brouillard de l'hébétude de mon esprit qui se complet à attendre, dans la paresse, d'entendre les rimes qui tressent le fil des mots où des pensées m'apparaissent, c'est alors mon âme qui, au gré des rimes osées qui trament le désir ultime des pulsions intimes, vogue vers la nuit illimitée où s'y sera diluée la mélancolie de rester fidèle à l'amour promis car, de connaître l'enivrement des caresses, ne cesse de s'écouler l'encre noire de la tristesse.

LES phonèmes du poème qui ne sont scandés par ma voix mais agencés par mes doigts n'épuisent, dans le ciel de lit blanc de ma page, l'encre noire des orgies de mes nuits qui élèvent mon âme vers l'infini de l'amour promis, alors que c'est péniblement, pour que mon esprit puisse continuer de cheminer sur la voie étroite du dernier de mes âges dans le vide créateur qui m'échoit, que l'écoute de mes yeux décèle dans les mots du bredouillage déversé pour répondre au vide attracteur de la page, les rimes avec lesquelles je pense le silence de mes ignorances.

COMME mon esprit souffre du manque d'agilité pour anticiper la pirouette de la strophe disloquée qui, une fois ses fragments raboutés, délivre la pensée ignorée avant d'être formulée et mon âme de craindre que son amour promis ne s'effiloche si, sans répit, ne s'écrivent les orgies qui avivent le désir infini, sur l'aire vierge des pages se presse l'embrouillamini d'un verbiage tant que, dans le sillage de mon geste, des rimes enchanteresses n'alternent avec justesse ces deux aventures qui ne se prolongeraient, dès lors que l'écriture lie le devenir de l'être aux entrelacs de la lettre, dans le décompte de mes jours avalés par la nuit infinie.

DEPUIS que la page blanche m'instruit, dans une épreuve dont je prise d'être fier comme le manant de sa misère, de l'attraction du vide qui courbe mon ombre sur les pages sans nombre où s'agrègent les strophes quasi les mêmes de ce trop long poème qui amènent mon esprit à penser que, vu que ne se réduit l'infini des cieux quand s'y éteint le feu des astres furieux, le vide que le regretté laisse à sa mort, plutôt que le néant, serait mieux.

COMME la sagesse dans la paresse ne m'est venue avec la vieillesse je reste l'obligé d'une âme qui poursuit son voyage dans la surenchère des rimes outrancières qui aiguisent les désirs ambigus des plaisirs combattus comme je le suis de mon esprit en bout de course qui, pour aller aussi loin que possible dans l'immensité du vide, attend de mes doigts qu'ils démêlent, en laissant filer les jours, une pensée farfelue de l'imbroglio de mots décousus sur l'attraction du vide illimité de l'espace pour, sans autre bagage, avancer sur la page.

MON esprit désormais instruit que c'est l'expansion de l'univers qui anime la flèche du temps et que la vitesse de dissipation de l'énergie détermine la durée des éléments, et mon âme de poursuivre son voyage puisque, de l'interrompre, je n'en n'ai pas le courage, pourquoi persister à ce que l'inconsistance de ma présence se reflète dans une page blanche sinon que, de s'aventurer en dehors de l'aire vierge des pages où des pensées sur l'attraction du vide s'épurent dans le ciselage de leur tournure, serait pour le poète un suicide.

MAINTENANT que mes vieux jours courent sur l'échec d'un parcours, ma page blanche est devenue le lieu où se figent sous mes yeux des pensées tramées par les rimes croisées sur une voie désertée qui conduit mon esprit, instruit de la mort thermique des cieux, vers le néant inaccessible à Dieu, et comme cet ouvrage n'a d'autre fin que de dévider le vide créateur qui me revient, vais-je traverser sans dommage le dernier de mes âges sur l'aire vierge des pages ?

DANS le dernier de mes âges ne vais-je connaître, comme paysage, que le désert blanc des pages pour y dérouler une poésie qui contera, après ma mort, l'instant présent qui m'en sépare encore, vu qu'aux abords du vide infiniment froid mon âme vole au-dessus des lois et que fige mon esprit dans l'effroi de basculer à tout moment dans la trappe du néant, rien de plus, rien de moins, du matin au soir et du soir au matin.

L'ÂGE étant passé où s'intensifie le flot des rimes complices pour que ne se tarisse la tentation d'une âme de s'incarner dans des plaisirs de la chair perçus comme un vice, et celui où mon esprit, pour avoir attendu l'orgie des caresses dans la paresse, troque le temps qui passe pour l'expansion infini de l'espace pour cheminer sur l'aire vierge des pages, aujourd'hui sans pause je transpose, en arraisonnant les rimes vagabondes qui se répondent dans l'allant débridé d'une ronde, l'immensité d'un vide immobile dans un récit qui file.

LE vertige qui envahit mon esprit à mesure que l'écoute de mes yeux se dilue dans la blancheur de la page me permet d'épouser, avec les mots rabâchés de cette épreuve maîtrisée, le vide nécessaire pour extraire de cette folie la logique d'une ineptie, comme à sa manière d'être sage, privée du lit blanc de la page où le cri de détresse étouffé de ma jeunesse conduit ma plume à satisfaire le désir de mes fesses dans les bas-fonds de la poésie, mon âme désirante n'ouvrirait ses ailes à l'amour infini.

APRÈS avoir tramé des orgies qui m'exposent à une ignominie dont la rime libre ne se soucie pour que l'amour promis à l'âme timorée de l'enfant abandonné ne soit, dans l'infini, jamais trahi, puis troquer l'écoulement du temps qui ravine les éléments par la durée d'épuisement de leur matière dans l'éther, aujourd'hui, dès lors que mes propos sibyllins ne se clarifient sans une page vierge en amont de la main, poète aux cheveux blancs je ne laisse de mon passage une trace que si, entre mes doigts, le vide d'une page blanche, passe.

QU'IL advienne que le vide de ma page blanche ne s'ouvre plus à l'aspiration de mon esprit que les cendres redeviennent feu dans l'immensité des cieux et à celle de mon âme de rester fidèle à l'amour promis en fuyant le plaisir charnel qui clouerait son envol dans la poussière du sol, mais que dessous ma main le vide attracteur d'une page blanche reste dans l'attente des pensées qui m'arrivent à mesure qu'elles s'écrivent, vers quel autre éternel se formulera mon appel ?

MA page blanche ouvrirait-elle un étroit passage à une âme qui voyage dans la barque du langage vers le reposoir d'éternellement se mouvoir dans une nuit illimitée d'encre noire, et des trouées dans l'éther pour un esprit qui ne conçoit que, sans la force d'attraction du froid absolu du vide originel, l'univers ne se façonnerait en dissipant son énergie dans l'éternel, si mon âme et mon esprit ne tenaient à ce que le vide blanc de ma page reste créateur de leur cheminement jusqu'à leur dernier moment.

APRÈS avoir conjuré la hantise de mon âme que son vol ne se prolonge au-delà de la dernière page de mes orgies sauvages, puis l'angoisse de mon esprit que le vide attracteur des pages blanches ne l'achemine vers le néant gisant sous l'univers présent, cette poésie chronophage me laissera-t-elle troquer ma plume de poétaillon, ma vision n'ayant désormais comme horizon que le vide attracteur d'une déraison, contre un bâton de pèlerin pour, sur les chemins qui musardent dans la beauté du monde, soutenir l'aventure de mes pas que ne retiendrait le ciel noir de l'orage qui gronde.

Poème relu et modifié, le samedi 25 mai 2024.

MON ÂME

*Retour de mon âme
sur son impossibilité à franchir
la barrière du langage.*

DU copain qui, par fierté, m'a montré la pousse de ses premiers poils et s'agrandir sa bite en la branlant, je ne me souviens ni du prénom, ni du nom, avant que toi P. le plus vieux et le plus grand de mes camarades d'alors, tu ne brandisses dans un ciel d'été, à la place de la femme à la vulve gommée par la censure, ton membre veiné jusqu'au gland pour qu'agenouillé, je le suce.

QUAND nous nous retrouvons le jeudi, mon ami,
je te branle dès que tu me branles
et vient que c'est toujours toi,
le mouvement d'inflexion de mon corps
décidant de mon sort,
qui m'empoigne et me bascule
et, slip et pantalon
rabaissés sur les talons
sans aucune opposition,
m'encule.

ENHARDIS par nos bites qui se sont raidies
avant que nous ne baissions nos pantalons
et par mon âme
d'avoir fait le choix
de vivre les plaisirs qu'esquivaient ma voix,
mes doigts,
en décalottant ton prépuce,
frustrent mes lèvres entrouvertes
et ma bouche mon anus
une fois que, ta virilité fermement épanouie,
presque toute,
la suce.

TA bite qui s'arque entre mes doigts
sans être froide et roide
comme la quille que j'ai, en tapinois,
taillé dans du bois,
à pleine bouche je la salive tant il me tarde,
agenouillé comme un officiant,
de me retourner ou mieux encore
de me renverser sur le séant
pour que mon âme
comme une femme
que le frein de la pudeur ne retient,
épouse la vigueur de tes reins.

AUTANT j'apprécie que tu éjacules
de tout ton content quand tu m'encules
autant, mon ami,
je crains que la pâmoison
de nos langues à se manger dans d'un baiser
ne nous mène à recouvrer la raison
dans la romance de nous être rencontrés
pour désormais toujours nous entendre
à laquelle mon âme d'enfant abandonné
ne veut se laisser prendre.

DE loger ta bite dans mes fesses,
depuis qu'à l'écart nous fuguons,
je ne dis pas non,
mais ce n'est qu'aujourd'hui, dans ce cabanon,
après avoir retiré mes chaussures,
mes chaussettes et mon pantalon,
devant ton pénis qui s'est agrandi à ne plus voir que lui,
que mon corps,
sans tricher avec une histoire d'amour
qui en justifierait la raison,
tremble d'être au cœur de sa condition.

LA première fois
où l'obscurité du square abrita nos caresses
je ne vis pas que des hommes
plus âgés que nous s'y cachaient,
ce n'est que lorsque nous sommes revenus
dans ce même recoin que je les entrevis
et que je me suis abandonné sans délai,
tant mon âme le voulait,
à tes mains m'asseyant sur ta bite,
rassuré de savoir que dans l'ombre nous épiant,
mes futurs amants étaient là m'attendant.

ÊTRE l'un de ces inconnus,
les mains à plat contre le mur et le pantalon baissé,
dont je me rapproche jusqu'à voir,
dans un silence sur lequel vient cogner mon cœur,
la taille des bites qui impressionne
à servir un rituel où chacun donne,
sans l'exprimer autrement qu'en le faisant,
ce que le désir du corps de l'autre attend.

SANS autre préambule
que de m'être placé du côté de ceux qu'on encule,
de tous ces hommes qui se branlent
autour de moi en attendant leur tour,
alors que de l'ombre c'est détaché
le plus généreusement outillé
pour satisfaire une envie
que ne mesure la vigueur endurente de son vit,
aucun n'est venu là
pour mettre le holà.

TA soif, mon âme,
de consumer tes désirs sans qu'aucun mot ne soit dit,
me plaque contre des inconnus
m'enculant sans merci.

M'INQUIÉTERAIS-je,
dans le retour frustrant d'une bite à sa mollesse,
qu'une autre déjà se dresse
pour honorer mes fesses
si, dans mon âme,
la violence d'une discorde n'avait rompu
le fil des mots d'espoir de la belle histoire
que l'on se raconte dans la nuit noire
d'un amour qui se prolonge au-delà d'un soir,
plutôt que de m'abandonner nu
au milieu d'inconnus.

QUE mon jeune corps qui séduit
de n'avoir encore atteint la carrure de l'homme
qui connaît ses limites pour en avoir fait la somme,
soit fendu par plusieurs plutôt que par un seul
auquel une histoire d'amour m'aurait lié,
le dois-je à mon âme de craindre
que les mots brodés de la promesse
de combler dans la fidélité
d'une infinie délicatesse
les désirs fébriles
ne soient plus fragiles
que le silence anonyme des caresses
qui ne varie quand on honore mes fesses ?

Mon âme

Si mon âme ne préférerait,
lors de mes rencontres
avec les individus enhardis
par ma jeunesse délinquante,
aux mots enjôleurs des histoires de cœurs
dont les amants se grisent
tant qu'une crise, brutalement, ne brise
ce doux bonheur de rêveurs,
jouir dans le silence
de la dérive des sens,
peut-être me serais-je attaché
à l'inconnu qui, le premier,
avec retenue m'a enculé
au lieu d'avaler le sperme de tous
sans compter.

DANS ce foyer de l'enfance pour pupilles de l'état,
je n'ai pas choisi d'être là,
je n'y choisis pas le menu de mes repas,
et comme pour les vêtements
dont le fripier m'affuble,
je ne choisis pas non plus
la taille des bites qui m'enculent.

JE ne sais plus
qui m'a appris que tu étais mort
sur le chemin menant à Katmandou,
mais je ne suis toujours pas certain
que nous parlions de la même personne,
de toi A. B., mon premier amour
puisque pleure en moi le regret
de ne t'avoir jamais crié : « Je t'aime »,
alors que c'était toujours vers moi que tu venais,
quand tu triquais.

A. B.

ta disparition n'a pas changé
l'attachement que je te portais
puisque, de t'attendre, déjà je le faisais
quand, dans l'errance prolongée de notre enfance,
plus souvent qu'à mon tour,
tu m'enculais.

MES pas, sur l'allant de ton pas,
ne retardaient, A. B.
lorsque nous nous pressions de retrouver
le baraquement aux ferrures rouillées
et aux murs fissurés
car, bien avant de nous y faufiler,
ta bite que crânement tu brandis
alors que je m'accroupis,
sans que tu ne l'aies branlée,
longue et raide comme une trique,
déjà, l'était.

TA trique pointant telle une canne
devant nous dans la rue,
pour que cela ne se voit,
tu la plaques contre ton ventre
avec la ceinture de ton pantalon
le temps que nous trouvions,
sans que de l'intensité du désir qui précipite nos pas
nous en soufflons les mots qui nous retarderaient,
la première encoignure inoccupée
par la misère des vagabonds,
ô A. B. mon amant dont la bite reste,
longtemps encore,
rien que pour moi,
ferme et longue.

A. B.,
la nature t'ayant doté d'une bite
deux fois plus longue que la mienne,
c'est à moi de jouir d'être enculé.

A. B., un enfant perdu
dans un coin de rue
je resterais
si tu ne venais me clouer,
autant de fois que tu le veux,
ta trique dans les fesses
sans que jamais je ne craigne
l'intensité voyouse de tes yeux.

LE chaos de mon cœur
qui remonte paniquer ma tête
ne trouve auprès de toi, A. B.,
sa raison d'être
que lorsque, pour de bon,
le plat de ton ventre fouette
le reste de pudeur de mes fesses.

TA trique, ô A. B. mon amant,
constamment je l'ai en moi,
quand tu débandes dans mon cul,
elle grossit dans ma tête.

A. B., te rappelles-tu du jour
où nous nous sommes retrouvés associés
pour les travaux d'entretiens du foyer
et que, ceux-ci rapidement bâclés
et n'ayant pas cherché
à me cacher pour me changer
et laisser du temps passer
pour retrouver mon vêtement
à la patère du vestiaire,
sans mot dire tu m'enculas
et qu'affolé par ta vigueur
je t'ai supplié d'un : « plus longtemps »
au lieu d'un : « plus lentement ».

ALORS que je n'avais pas encore atteint
ma taille d'homme,
que je puisse suspendre ton immense corps
dans le ciel
je m'en étonnais chaque fois que,
pour une bonne fois m'enculer,
après m'être couché
à la renverse à même le sol,
tu y plaquais mes mollets
de chaque côté de ma tête.

Mon âme

COMMENT confesser,
sans me vanter,
qu'empalé sur ta trique, ô A. B.,
plus d'une fois,
les bras et les jambes en croix,
j'ai fait la roue
car dès lors que s'abolissaient en ta présence
les protocoles et les lois de l'obéissance
auxquels se soumettent ceux qui tirent un avantage
à rester sage,
mon âme ne craignait de franchir
la barrière du langage
pour s'aventurer loin de sa cage.

AVEC empressement
je m'adonnais aux caresses
que tu me disais aimer, A. B.,
et que de moi-même j'ai fini par goûter
surtout
quand le bout ta queue,
merdeux,
il l'était plus qu'un peu.

RAPIDEMENT
tu te beurras un énorme sandwich
pendant que je vidais mon ventre
et lavais mes fesses
par trop salies,
t'en souviens-tu,
A. B..

A. B., de la goule noire où me replongent mes
sommeils, à peine tu m'en délivres que j'enfile mes
vêtements et enjambe, après toi, la fenêtre pour
rejoindre les copains se repassant, accroupis sur la
terrasse, une cigarette. Après quelques bouffées de
fumée tu donnes le signal en déboutonnant mon
pantalon, tous alors nous nous branlons, mais urge
bientôt que je vous suce et m'encule qui veut. La bite
de chacun ramollie nous regagnons nos lits. Sous le
robinet servant à remplir le saut à serpillier je nettoie
mes fesses et mes genoux saignants, la terrasse étant
recouverte de graviers coupants.

Si, au lieu d'aller à la rencontre de vos verges
tendues vers mes mains, ma bouche, mon anus,
mon âme ne fréquentait que les songes
où de ne pas s'incarner dans le plaisir me ronge,
ô chers compagnons qui se disputent
le tendre que je suis,
au pilori d'un désir infini,
ligoté encore, je serais.

CETTE abondance d'amour
que vos verges déversent,
tour à tour, tous les jours
si mon âme,
plutôt que de la recueillir dans mon corps sans faillir,
la quémandait dans des cascades de mots
qui aguichent les sens
sans que le désir ne s'évanouisse
dans la brièveté d'un plaisir intense,
ô mes nombreux compagnons
m'enculeriez-vous sitôt que,
gaillardement,
l'envie vous presse ?

APRÈS l'orgie, l'intensité retombant et le sang refluant je me décharne, bientôt ne reste sous le drap que la cage de mes os et l'air que je respire ; dans un souffle qui s'est affaibli au point que l'angoisse de mourir en ce moment renonce à déchirer de son cri le silence de l'amour infini recueilli en mon âme qui, apaisée, se détache de mon corps puis, dans le trait de lumière qui traverse la fenêtre sans rideau du dortoir, doucement s'élève jusqu'au plafond.

Ô mes chers compagnons, vous n'avez rien compris,
vous pensez contrarier mon âme
en me salissant les fesses,
mais c'est tout le contraire qui se produit
puisque ce n'est que lorsque chacun,
branlé, sucé, m'encule pour éjaculer
que mon âme accède
à cet amour désintéressé qui nous réunit.
Ce que je vous dis là
ce n'est pas le délire d'une âme prétentieuse
puisque c'est ainsi,
pour certains le jour, d'autres la nuit,
qu'avec vous, je vis.

DU préau reliant le bâtiment où logeaient les stagiaires à celui où se donnaient les conférences, partait la perspective d'un parc repoussant dans le lointain l'orée d'une forêt. La nuit venue, je cédaï à mon audace et empruntaï une contre allée pour bientôt raccourcir de deux plis mon short et lacer sur mes chevilles des espadrilles jaune paille à semelle compensée et de poursuivre de cette marche alanguissante qui devient toujours plus lente jusqu'à la limite du domaine où l'inclination d'une âme à se dissoudre dans la chair vous amène pour, près du bassin qui agrémente la terrasse d'une eau dormante et d'où s'élève dans une trouée de ciel constellé le remuement des premiers grands arbres, m'y assoir confiant que ne tarde d'apparaître l'approche silencieuse de l'ombre que mon attente veut voir.

SANS inquiétude car n'étant pas surpris j'entendis des pas crisser sur le gravier. Je reconnus dans l'homme s'approchant l'un des conférenciers. « Si l'eau du bassin n'était pas saturée d'algues je me serais baigné. ». Il répondit à mon envie en me disant que la mer était toute proche. Je lui précisais mon attrait pour le ballet des ombres dans la nuit des forêts puis, dans un rituel silencieux, je retirais ma chemise et traversais, les fesses nues, la terrasse en avançant de quelques pas le bruit que faisaient les chaussures autoritaires et brutales du conférencier en direction de la forêt.

Mon âme

MA bite raidie
n'étant que le prolongement de ta verge
qui me transperce jusqu'à la garde,
sans toi, ô mon amant des forêts,
mon corps,
de nouveau,
ne se serait éclos.

EN allant au-devant des ombres dont les verges luisent
comme des glaives dans la nuit des forêts
mon âme multiplie les rencontres
avec les amants qu'elle ne choisit
pour que, dans le silence des orgies,
l'amour soit infini,
si bien qu'aux aurores,
dans le filet d'un souffle devenu trop faible
pour enchaîner les mots balourds
d'un retour aux heures chastes du jour,
je respire le repos de la mort
dans la fatigue de mon corps.

Ô mes amants de la nuit des forêt
dont les ombres se confondent
dans l'anonymat d'une ronde
pour que ne soient réfrénés,
par une flétrissure de l'âge
ou la disgrâce d'un visage,
nos amours sans ancrage,
maintenant que pleut sur moi
en abondance du sperme,
mon âme souffrirait
si toutes vos verges me fascinant
n'avaient foui mon anus vraiment.

SI, couché sur le dos,
je cessais d'entrouvrir mes fesses,
l'amour infini qui irradie mon âme
pour autant que mon corps,
qui entièrement s'abandonne
au bélier de vos reins,
soit fendu sans mollesse,
ô mes amants sans visage de mes pages,
il me faudrait alors le conquérir,
mais de quel droit,
de quel autorité ?

MON ombre s'enhardirait-elle dans la nuit des forêts
où des amants se relayent pour faire de mon corps,
en l'enculant, un véhicule ardent
si, protégée par le chemin de ronde
des mots qui isolent du monde
où le plaisir doit s'acquérir,
mon âme n'était enveloppée
du halo intimement tendre
du bonheur trouvé à ne plus attendre
puisque seul l'amour qui reste promis
est infini.

SANS les amants de la forêt
qui se relaient sur ma page
pour faire de mon corps absent,
en l'enculant, un véhicule ardent,
mon âme sans âge
ne poursuivrait son voyage
dans la nuit ininterrompue
de l'amour religieusement attendu,
puisque dans les orgies que je ne cesse d'écrire
ne s'épuisent l'encre noire du désir
et à une réduction de l'espace
ne confinent les corps, les orgasmes.

Mon âme

Ô mes amants de la forêt
qui revenez m'enculer dans la folie
des pages brulantes que j'écris
chaque fois que mon âme souffre trop de ne point jouir
des plaisirs qu'elle s'interdit
de peur que son voyage vers l'amour infini,
une fois mon corps cloué au sol
pour s'être abandonné à être écartelé
dans une orgie sans parole,
ne soit plus animé par les mots
du désir de mes nuits.

Ô mon âme désirante
qui fraie dans des poèmes
de plus en plus compromettants
pour se soustraire à la tentation de s'incarner
dans un plaisir de la chair
qui limiterait ton horizon
à la poussière d'un cimetière,
tu me tiens à l'écart des orgies
dont ma plume resterait coite
car dès l'instant où je jouirais,
dans la nuit des forêts
avalée par la gueule
grande ouverte de la mort,
d'être infidèle à l'histoire d'amour qui me manque,
je te perdrais.

poème relu et modifié, le mardi 7 mai 2024.

L'HÉBÉTUDE DONT JE PARLE

RECHUTE - III -

*Pour continuer,
sur un langage bricolé,
à échafauder des pensées.*

« CELUI qui, en revanche, n'a rien de plus précieux que ce qu'il a composé et qu'il a écrit, en passant du temps à le tourner dans tous les sens, à coller des morceaux les uns avec les autres et à faire des coupures, c'est à juste titre, je suppose, que tu l'appelleras « poète », « rédacteur de discours », ou « rédacteur de lois ». — Platon - Phèdre - 278e

PLUTÔT que dans sourire comme étant des contributions sans avenir, c'est dans un enfer que nous enferment les “Lois” de la “République” échafaudées avec une rigueur orthographique par le philosophe qui, assis à la place du roi, gouverne une cité idéale de citoyens encadrés par des gardiens armés et d'où en sera chassé le poète dont les dithyrambes s'inspirent des délires des buveurs d'élixir et non sur des concepts qui, bien qu'ineptes, autoritairement se décrètent.

ALORS que Socrate répète aux jeunes Athéniens qu'il sait qu'il ne sait rien et que seuls les dialogues fructueux échangés avec eux le sortent du fatras de son embarras, son élève Platon ne perçoit pas que sa plume, de jeune poète devenue celle d'un philosophe résolu, substitue au souffle pressant du héros tragique, le plat développement d'une écriture logique.

CONTRAIREMENT au rhapsode qui enchaîne à la volée, pour garder l'attention des auditeurs rassemblés, les épisodes les plus édifiants de son épopée le philosophe-roi, dont l'esprit s'appuie sur la géométrie de son académie, étage sur sa page les plans d'une cité pour des citoyens qui seront cloisonnés suivant leur degré de conversion aux lois écrites d'une république composées de collages judiciaires de dialogues laborieux découpés et tournés dans tous les sens pour en extraire l'efficacité d'une implacable gouvernance.

QUE les citoyens des cités, faute d'épouser des idées suprêmes, soient gouvernés par l'ombre d'eux-mêmes projetée par une lanterne sur les parois d'une caverne comme aujourd'hui sur les écrans modernes, ne s'en diffère le poète dont l'esprit divague au gré des fadaises d'une métrique bancaire tant que sa prose versifiée ne boucle, dans une tournure qui plaise, sur une allégation originale.

À la différence du philosophe qui, en hybridant les racines des mots, génère des concepts souverains qui renversent les préceptes anciens, poétaillon ma plume ne cesse de sillonner l'aire vierge des pages dont le vide infini m'inspire à mesure que je m'y perds aussi longtemps que les moments d'absence de ma pensée en quête de sens ne se découpent en vers.

POUR que lecteur perçoive, entre les lignes d'une prose aventureuse endiguée par la rime scrupuleuse, le vide blanc de la page dans lequel je m'absente quand aucune pensée ne se présente à mon esprit qui se concentre, j'extrait de la montagne de charabias sur le vide attracteur où ma raison s'enlise des tournures de phrases concises où se condense en une folle vantardise l'insuffisance qui oblige à revenir sur sa bêtise.

Si, en amont de mon effort de vouloir combler l'aire vierge de ma page avec une formule irréfutable sur la force d'attraction du vide inépuisable, ma plume pataude marque le pas puis, pour ne rester bêtement enfermé dans l'attente de l'énoncé de la pensée convoitée, en aval d'une embarquée de celle-ci, les mots du chaos d'un premier jet ordonnés dans une tournure finaude, j'ai de l'esprit, alors le vide blanc de la page qui épuise mon attention se transforme, par orgueil et prétention, en une ligne d'horizon.

CONTRAIREMENT au philosophe qui consolide avec sa plume savante des concepts arides, ce grimoire transmue la blancheur de la page qui hante mon esprit quand mon hébétude s'y réfléchit, en un vide à parcourir pour y affronter cette insuffisance dont je ne veux plus souffrir en parvenant à l'écrire, car ce qui importe ce n'est pas d'engranger un savoir encombrant sur le vide créateur mais de traverser le vide attracteur des pages blanches sans que l'incertain ne détricote en chemin le fil tissé de mots malins.

LA surface blanche et lisse de la page où l'hébétude de mon esprit ne cille, resterait figée dans le temps comme un cadran d'horloge sans aiguille si, une fois le ressort de cette métaphore débloqué, les rimes qui sonnent aux heures où ma plume déraisonne ne fractionnaient l'aire vierge de la page en égrenant les sons de son silence dans le bon sens, pour que celle-ci ne s'encombre d'un savoir illusoire sur les finalités du monde qui détourneraient ma vue du vide illimité où la mémoire de mon histoire dérisoire s'enrange dans une logique étrange.

ALORS que s'effacent l'or et le givre de la dernière saison de ma vie derrières les lourds plis du rideau de mes oublis, de temps à autre ma plume intrigante parvient, avec les mots d'une lubie qui brisent l'hébétude de mon esprit, à surmonter le vide illimité qui m'opprime s'il n'est, sur ma page blanche, bordé avec adresse.

PUISQUE ce n'est qu'après moult collages des fragments d'un verbiage que le vide infini de ma page blanche se perçoit dans la transparence d'une image qui se multiplie sur elle-même tout en restant la même il me faut attendre, pour que mon esprit réussisse à traverser l'aire vierge d'une page, de retrouver dans le sillage de mes doigts, le silence du vide blanc parcouru fidèlement rapporté par la phrase lue.

LA bulle de silence dans laquelle s'enferme mon esprit quand la blancheur ouatée de la page absorbe la persistance de son insuffisance serait illimitée dans sa croissance si je ne devais marquer le fait que, contrairement à la vanité du sage qui ne veut pas laisser de traces de son passage comme l'astre bolide qui tourne en rond sur lui-même dans l'espace, sans le brassage sur l'aire vierge des pages des mots ballots de la phrase avec cette ambition de capturer dans une tournure limpide l'attraction créatrice du vide celui-ci, entre mes doigts, ne passe.

SANS cette aventure dans l'écriture où le geste de la main précède l'esprit qui s'approprie les pensées bricolées en chemin, n'advierait la nécessité de sacrifier nombre de feuilles de papier pour reproduire l'image de la fusion de l'hébétude de mon esprit avec la blancheur de la page, quand bien même les allégations obtenues sur la persistance de la pensée absente qui m'est familière depuis l'enfance, à mesure du balisage du vide illimité des pages avec les mots usés de mon radotage, sont incongrues.

PAREILLEMENT à la belle attitude de l'enfant qui, pour masquer son hébétude, clamait à tue-tête dans l'effort de toutes les connaître les comptines sans queue ni tête, aujourd'hui où mon esprit rechute dans l'écriture pour s'éclairer d'une lecture, j'accumule des visions du vide attracteur de ma page blanche qui m'apparaissent plus impénétrables encore que celles qui obstinément le restent lorsque le vide blanc de ma page ne trompe une hébétude qui ne s'en détache.

LES pensées flatteuses déjà capturées ne me sont d'aucun soutien quand dans l'hébétude brumeuse je me tiens, car seules les rimes fidèles qui s'entr'appellent dans la virtuosité d'une ritournelle réussissent à ce que le vide blanc de la page résonne dans la chambre d'écho de mon cerveau qui ne peut percevoir le contenu d'une image sans passer par le savoir tissé des mots et de m'enorgueillir, captivé par le bruit d'engrenage de la machinerie du langage, d'être l'idiot manipulé par le fil des mots.

COMME le brouillard d'une perpétuelle ignorance s'installe dans mon esprit quand la page blanche reste vierge du délire d'acquérir, dans le geste d'écrire, une pensée transparente sur le vide attracteur, je trompe mon hébétude avec des raturages sur l'aire vierge de la page jusque ce que les mots usés de mon bagage dépeignent fidèlement dans une image la blancheur étale de la page qui, dans le silence, absorbe ma présence.

C'EST dans l'effort de penser par moi-même dans le geste d'écrire un poème que le vide blanc de la page s'impose à mon esprit comme étant l'attracteur du flux évanescent des pensées que les rouages du langage moulinent sur les pages vierges sacrifiées, si bien qu'aussi longtemps que la marche allante d'une prosodie ne scelle la justesse de cette phobie, les strophes bancales me privent du cours harmonieux du cheminement de mes yeux sur les pages blanches quand, silencieusement, mon hébétude s'y penche.

ENTRE le moment où mon incomplétude se complait à se dissoudre dans la blancheur de la page et celui où le geste de la main parvient à enchaîner des mots ballots autour de la vision du vide qui absorbe mon quotidien il me faut inlassablement remanier, pour que jaillisse d'une tournure concise le trait lumineux de la pensée qui éclaire la bêtise de mon esprit qui s'égare dans les ratures, la strophe illisible puisque, d'échouer à l'écrire, entretient mon délire.

FACE à la blancheur de la page que mes yeux lisent sans trouver de prise j'attends, n'ayant le dernier mot que si ma plume radoteuse en égrène les premiers, que les rimes enfantines des anciennes comptines dont les rondes dociles traversent l'oubli des années civiles, enjambent l'hébétude prégnante de mon esprit pour, avec la dernière rime qui resquille pour arriver la première à la fin de la ligne, consigner noir sur blanc la durée pesante de la pensée absente.

COMME la page blanche n'anime ma langue dans la fluidité d'un souffle qui vous esbroufe, c'est dans le vide attracteur que perdure cette aventure dans l'écriture où le cheminement de mon esprit dépend de l'entrain de ma main à piocher dans le méli-mélo de mots sortis du chapeau que j'ai, poète, chiffonné dans la tête, dans un geste suffisamment preste pour surprendre une hébétude qui se complet dans la paresse, la rime bienvenue pour habiller d'une pensée m'as-tu-vue le vide créateur qui me reste inconnu.

Si mon geste d'écrire ne s'évertuait à dérouler le silence de la mémoire effacée de mon enfance qui perdure quand j'y pense, les moutures qui ne conviennent à la phrase incertaine qui se dérobe à la peine du poète qui enfourne ses charentaises pour voyager dans le temps passé sans quitter sa chaise, ne finiraient par ramener mon esprit hagard au vide attracteur de la page blanche d'où il part atteignant ainsi le sommet de son art.

DANS l'hébétude attendrais-je la mise en mouvement des rouages du langage pour déployer une pensée avec les mots de mon bagage si, dès le plus jeune âge, je n'avais appris dans un long apprentissage le geste minutieux d'attacher les lettres par leur queue et d'aligner les mots sans accroc pour que, la page d'écriture réussie, la dextérité des doigts instruisse l'esprit.

CONTRAIREMENT aux savants qui cogitent le clair énoncé que leur plume régurgite et n'ayant acquis la sagesse de contempler une page blanche sans que ne me vienne l'angoisse d'être aspiré continument par le vide blanc qui ne change tant que mon hébétude s'y mélange, vient le moment où mon esprit poursuit la rime entraînant qui ricoche sur les mots de la tournure mouvante de la phrase déroutante que l'irrépressible aventure dans l'écriture ne rature puisque l'inépuisable vide attracteur ne tempère la vanité de ce labeur.

POUR dépasser l'hébétude pesante qui entrave le cheminement de mon esprit qui s'aventure dans le futur avec des griffonnages obscurs est-ce raisonnable de comparer le vide illimité des feuilles de papier recyclé qui reste ignoré par le plumitif qui déroule son histoire dans le temps qui passe plutôt que dans l'espace, avec l'expansion de l'éther d'où ne sort l'univers ?

Si je superpose, au carreau d'une fenêtre, la surface millimétrée d'une feuille de papier au ciel constellé et que la question se pose : pourquoi un univers grandiose ? Répondre que la grosseur d'un point varie suivant que l'espace du vide s'agrandit ou se réduit autour de lui, le dois-je à l'aire vierge des feuilles de papier qui relance mon délire à mesure que l'horizon du vide illimité se retire, ou à la strophe qui déraile pour retomber sur une trouvaille de sa rimaille.

BIEN que mon ambition de poétaillon soit que le lecteur entr'aperçoive le vide attracteur des pages où s'enchaînent, au terme d'un bricolage laborieux du langage, les pensées qui m'apparaissent dans les traces qui se déploient dans l'espace, sur la phrase confuse dont les mots s'agencent différemment dans le geste qui les reprend et qui, devenue convaincante dans une tournure étourdissante, soudain s'élance vers l'immensité de l'éther où se perd l'énergie de la matière en emportant mon esprit qu'elle aura gauchi dans son raccourci, je suis, hagard, constamment en retard.

PUISQUE la pensée évanescence qui plane sur le vide attracteur de ma page ne peut se concrétiser sans que mes doigts ne pallient l'insuffisance de mon esprit à ce que le verbiage d'un radotage se déplie sans raturage entre l'ignorance et l'oubli, je dois attendre que la rime dont je dispose librement dans la prose renouvelle, en tordant comme un ressort la tournure de la phrase qui se crée dans son essor, ce non-savoir qui me permet d'embrasser avec les yeux, le mystère impénétrable de l'immensité des cieux.

APRÈS avoir divagué longtemps en compagnie de soliloques évanescents qui ne conduisent à rien de probant vient l'heure où, sur du papier acheté en quantité, je culbute la strophe imparfaite jusqu'à ce qu'une pensée chouette pirouette hors de ma tête pour autant que, de la retombée de la chute sur le bon mot qui percute, l'attraction créatrice du vide en décide.

ÉTANT donné que je me suis converti, depuis que j'écris pour que des pensées adviennent à mon esprit, au vide créateur plutôt qu'à un souffle divin qui crée le monde à partir de rien et que je vois, dans l'expansion de l'éther, le vide comblé le vide plus rapidement que ne le fait la lumière, à quelle attraction arrimerai-je mon attente d'une pensée transparente si mes doigts se retrouvent privés de la page où les rimes mêlées à la poignée de mots dispersés se répondent pour concocter une facette brillante du vide attracteur qui, au-delà d'une seconde, n'ajoute rien au monde ?

MON esprit poursuivrait-il son cheminement entre l'oubli et l'ignorance si l'aire vierge des feuilles de papier recyclé n'était illimitée et que l'écoute de mes yeux ne puisse plus repêcher, dans le précipité de mots accumulés, les rimes chantantes qui s'accordent pour délivrer, dans une tournure de phrase avenante, une pensée stimulante sur le vide attracteur qui laisse, pour bricoler avec les doigts l'histoire d'un vide qui ne se voit, blanche la page suivante.

JE soumets mon esprit au schème de ce poème où c'est le vide de la page vierge qui est l'attracteur de la venue de l'histoire qui vient enrichir ma mémoire quand, sur la page, se prolonge l'aventure de mes ratures jusqu'à ce que soit perçu, dans le bricolage du langage, l'énoncé confus qui épouse la forme qui évolue pour recueillir le vide subtile de son contenu.

EST-ce à mesure que le schème du poème s'affermirait que le nombre de pages de l'ouvrage se multiplie plutôt qu'à la lubie du poète de remettre la mise en mouvement de son esprit à la force d'attraction du vide de sa page blanche, vu que son délire ne lui vient de son expire, mais de la répétition du geste de relancer les bribes de la phrase qui ne cesse de se déconstruire aussi longtemps que le vide de son essence n'acquière une consistance pour en finir.

ALORS que je suis incapable de boucler dans ma tête la phrase parfaite que je n'aurais plus qu'à transposer sur le papier il advient, comme pour l'enfant qui, plutôt que de s'astreindre à apprendre pour bêtement comprendre, préférerait combiner des solutions jusqu'à ce que l'une d'elles lui paraisse vraisemblable sur son cahier d'école, que certaines fariboles que j'accumule pour la gloriole brillent comme des perles.

LA pensée qui émerge de la strophe que je pressure jusqu'à ce que l'ordonnancement des mots de sa tournure réponde au soucis de mon esprit de savoir si ma main continuerait de parler à mes yeux, dans un univers où l'éther cesserait de s'expandre et où se figeraient, conséquemment, la flèche du temps avec l'écriture sur la page qui n'aurait pas de suivante pour les ratures, du vide salvateur des cieux ?

BIEN que l'hébétude de mon esprit perde derrière les ratures, ma main se soumet aux va-et-vient de ses tâtonnements puisque c'est dans le vide, pour peu que l'écriture y acquièrent une ossature solide, que le futur de mes pensées réside, car plus encore que l'air invisible que j'inspire sur un pas encore valide, c'est le vide inépuisable de l'aire vierge des pages qui entretient la vacuité de mon être dans son effort d'apparaître.

PRIVÉE d'une page blanche, la rencontre de la phrase malhabile avec une tournure subtile ne se ferait et mon esprit qui est mû par un stylet qui talonne la pensée convoitée en raturant les deux derniers mots qui s'en approchent par un troisième qui la piétine en la dépassant, n'affronterait jusqu'à l'heure des matines le vide attracteur de la page vierge qui amplifie son emprise sur un poète qui l'intériorise d'autant plus facilement que la vacuité de son être ne lui apparaîtrait autrement.

MES mains ne sachant forger, ni faucille, ni marteau, ni labourer un paysage il ne me reste, dans le décompte de mes vieux jours, que l'écriture de phrases obscures qui, à mesure des ratures sur le chemin blanc des pages d'un voyage qui se rapproche de la fin de l'ouvrage, s'aventurent à sonder l'immensité de l'éther où tourne en rond dans le vide le futur de la terre.

PLUTÔT que d'arpenter quotidiennement une page blanche, pourquoi ne pas remonter à la première où y est noté ce moment où, la randonnée solitaire menant à la fin de la terre où les rayons de l'arc rougeoyant du soleil avalé par l'océan te basculèrent dans la nuit noire de l'éther constellé et si, dans les confins de l'univers où le voyage suit la courbe de l'espace qui repasse par l'astre solide qui te transporte en tournant en rond dans le vide, le fil tressé des mots de ton langage ne s'est rompu, alors tu retombes en équilibre sur tes deux pieds sur un rocher.

MA tête dans le ciel et les deux pieds sur la terre
je pense qu'aussi longtemps que l'expansion de
l'éther dans le vide originel qui, de n'être pas réel, est
éternel, animera la flèche du temps, l'univers ne sera
absorbé par le néant.

DANS cette cosmogonie délirante où les éléments
se complexifient à mesure que la matière se refroidie
dans un éther en expansion dans le vide originel qui
englobe l'univers de l'attraction de son froid absolu,
que des rimes plates se disputent jusqu'aux heures du
jour décalant mes nuits, le galimatias de la phrase
brute que je culbute tant que celle-ci ne délivre, au
détour d'une tournure avenante, la posture d'une
philosophie édifiante dans le vide créateur illimité
des cieux réfléchi à partir de l'aire vierge de la page
que j'ai sous les yeux, dans l'après coup où je pense,
il y manque l'hébété que je suis.

poème relu et modifié, le dimanche 19 mai 2024.

L'HÉBÉTUDE DONT JE PARLE

RECHUTE - IV -

Pour en finir avec la poésie.

ALORS que j'attendais d'en avoir fini avec la poésie,
de troquer les amours de loin
et l'univers lointain
qui transportent l'âme, dépasse l'esprit,
pour profiter de la vie
et satisfaire
l'appétence de la chair
sans que le filtre de la rime ne diffère
le moment
où le baiser de l'amant
aspire la langue des mots fuyants du trouvère,
la page blanche où se drape d'élégance
la phrase déroulée par la dérobaie du sens,
me manque.

SANS la page blanche, point de prose
où les mots se détachent des choses
pour transporter mon âme dans cet infini
où l'amour ne meurt d'être éternellement promis,
quand ce n'est pas le vide créateur
que mon esprit convoque
pour se dépendre de son hébétude
dans la duperie de son étude,
car seules les phrases dont l'habileté des tournures
scelle la véracité des pensées qu'elles capturent
avec une pirouette pour conclure,
trionphent de la tentation de la première
de chuter dans le plaisir réel
de s'incarner dans une chair mortelle,
et que le second ne s'abandonne
à la sagesse de la paresse
de renoncer au brassage
des mots de son verbiage
sur le vide attracteur
de l'aire vierge des pages.

L'hébétude dont je parle

HORMIS les amours de loin
qui initient mon âme
aux désirs infinis
en enchaînant les orgies impunies
sur le lit blanc de ma page,
quelles autres injonctions
réveilleraient les pulsions évanouies
d'un corps assagi
aujourd'hui où mes yeux écoutent,
dans le vide attracteur des pages vierges qui me voûte,
s'éteindre la flamme de vivre vieux
comme celle des astres
dans l'éther des cieux.

APRÈS une vie solaire
où mes impulsions ne discernaient en mon sein
l'arbitraire nécessaire à l'échafaudage d'un dessein,
et une lunaire
où mon âme s'est vautrée nue
dans des épanchements malvenus,
mes doigts s'emploient
à soutirer de la page blanche que je vois,
avec un verbe engrangé
dans une enfance oubliée,
le vide salvateur qui offre une consistance
à mon existence
ce qui m'amène à croire,
les pages du livre ne menant plus à Dieu,
que tant que l'éther poussiéreux des cieux
s'expandra dans l'infini éternel
du vide originel,
l'univers ne sera,
à aucun moment,
absorbé par le néant.

DU fait d'avoir été privé,
dans mon jeune âge,
d'un ancrage dans un havre sans orage,
les élans de ma chair amoureuse ne s'aventurent
en dehors de la cage du langage,
si bien que ma page blanche est l'espace infini
où mon âme désirante déploie ses ailes
sitôt qu'au devant d'elle,
troussées par une plume audacieuse,
se couchent des phrases scabreuses,
car ce n'est pas une muse savante
mais une sirène sensitive
qui gouverne la course enivrante
de cette dérive.

LES couples de rimes simplettes
que l'on se répète
pour ne pas pleurer dans sa tête
ayant promis
à une âme en repli
qu'aucune méprise ne déchirera les pages
de l'amour sans orage
de tous les âges d'un visage
que je vivrai demain,
depuis mon enfance,
l'aujourd'hui qui passe
ne compte pour rien.

EST-ce du au refus de mon âme
de mêler l'amour à la mort
que j'embrasse d'un commun accord,
quotidiennement sur ma page blanche,
le désir infini
de l'amour promis.

POUR préserver l'amour promis
de la mort qui me privera de sa rencontre
mon âme vole sur ma page,
emportée par le débondage
de rimes vulgaires
d'une poésie outrancière
où mon ombre jouit sans encombre
d'amours sans nombre,
vers l'espace infini des nuits
imprégnées de la mélancolie
de ne jamais cueillir le moment présent
dans le passage du temps,
alors que mon esprit chemine sur la trajectoire
d'une ligne d'encre noire
qui décline sur l'aire vierge des pages
l'histoire du passé effacé de ma mémoire,
puisque c'est ainsi que se partagent
les mots de mon bagage.

MES fantasmagories
ne se manigancent pas dans mon esprit
mais sur la page criblée de mots obscènes
à partir desquels des réminiscences de voyeurs
trament avec ferveur
le raconter qui ramène
au nœud œdipien du départ
aussi,
comme le serpent découvre l'objet de son désir
qu'une fois que l'alphabet de ses entrelacs
s'en est suffisamment approché dans la poussière,
la chute scabreuse de la tentation pernicieuse
de la phrase venimeuse ne m'est connue
pas avant que les mots crus n'aient parcouru
la distance nécessaire
pour ne plus tourner
autour du cul.

SI mon esprit découragé renonce à agrandir ses vues
en ne revenant démêler l'imbroglio obtus
sur le vide attracteur de la page
qui inspire mon radotage,
c'est mon âme endiablée qui s'en saisit d'emblée
pour l'étirer en une phrase désirante
qui, lisse comme un serpent,
traverse mon corps absent
pour que se fortifie ainsi
en un désir infini
l'amour promis,
puisque tel est mon sort
jusqu'à l'heure de ma mort.

MON âme m'assigne,
pour que son vol ne se limite à un ciel
rabaissé sur la rotondité bleue de la terre
où, transportée par le vent, retombe la poussière,
à céder aux rimes indignes qui s'alignent
jusque dans les recoins de la page
afin que se multiplient des orgies impunies
et que, dans le désir infini des plaisirs inassouvis,
ne s'interrompt son voyage
vers l'amour promis.

POÈTE qui ne cesse de courtiser les rimes dévoyées
car c'est la crudité de leurs accordances
qui transporte mon âme en troublant mes sens
dès que les élans de mon désir s'enlacent
aux audaces des strophes salaces
jusqu'à ce que ma psyché prostituée jouisse,
en cédant au féminin de sa conjugaison,
de l'érection de la lettre dans mon être,
comme deux serpents qui s'enroulent l'un à l'autre
à mesure qu'ils se dressent
en sifflant.

L'hébétude dont je parle

MON âme n'étant vive
que si un verbe avilissant l'avive,
pour apaiser sa crainte que sa soif d'être aimée
ne soit plus étanchée sur le lit blanc de ma page
en abusant des mots crus
du poème impatient d'être lu
la nuit au coin d'une rue
par des inconnus,
aux phrases dérangelantes
du bacchanal attendu,
je rajoute de l'ambigüe.

RIMAILLEUR à compte d'auteur
attendrais-je,
pour être le tendre
du défricheur certain de me fendre
au détour de la page hardiment trousseée,
que me surprennent des phrases obscènes
si mes mains,
au lieu de savoir manier
les caractères d'un alphabet abstrait,
avaient été initiées à l'art de caresser l'aimé
qui me reconnaîtrait.

ALORS que pour pleinement jouir de la chair
l'esprit doit se défaire du verbe,
de mon âme troublée j'entends la voix
parler en moi
quand la tournure suggestive
de la phrase lascive
décline mon penchant d'être Ève pour Adam
et que m'aspire le vertige d'assouvir
la spirale de ce désir
dans les outrances
de ne plus le contenir.

AU verso des pages d'une cosmogonie
où je conjure le néant avec un vide originel
qui, de n'être créé, est éternel
et où l'expansion de l'éther s'accélère
pour que la matière de l'univers
ne soit confinée dans un enfer,
ma plume de poète aiguillonne
l'ombre de mon corps vers des orgies sauvages
afin que mon âme ne soit privée dans son voyage
des amours de loin couchés sur ma page,
si bien que la crudité versifiée
des strophes concoctées
m'acculent à cette extrémité,
le désir mis à nu,
d'être pourfendu par le cul.

LES amants sans visage
que je n'éconduis
du drap blanc de ma page
afin que ruissent,
lors de ces rencontres providentielles,
les rimes compromettantes
qui enchantent une âme ardente
au point que, mise à nue par les stances
perverses qui la relancent,
elle fléchit
avant que ne soient explicitement réunis
les mots hardis de l'orgie qui s'ensuit,
dans la ferveur des nuits
où s'écrivent mes folies,
entre deux virgules,
m'enculent.

L'hébétude dont je parle

LE bleu du ciel lavé par la pluie
dont le retour me ravit plus je vieillis
me transporterait-il encore en s'abîmant
vers la pureté dernière du firmament
qui s'allège du feu des astres en s'agrandissant
si,
alertée par le cœur battant
de l'enfant obéissant
qui ne comprenait ce qui lui arrivait
que si des mots le lui disaient,
plaqué contre le mur de pierre
par l'officiant des messes et des prières,
mon âme avait chu,
une bite dans le cul.

POUR ne pas rester enfermé
dans le souvenir d'une enfance souillée
par le pasteur égaré
qui déposa sur mes lèvres la saveur
d'être le féminin de l'homme dans un baiser,
mon âme qui s'est ressaisie de mon souffle
en déchirant une fenêtre de lumière
dans l'épaisseur de la nuit
permissive à l'appétence des sens,
m'a pris sous son aile et depuis,
bien que les rimes intimes m'émasculent
pour transcender un corps
désireux qu'on l'encule,
de prendre langue avec le démon
qui entretient la tentation
de s'adonner sans rémission
aux plaisirs distillés
par la morsure du serpent,
je ne réponds
jamais non.

MON âme,
son vol vers l'amour illimité étant porté sur ma page
par les rimes vulgaires de mon vocabulaire
jusqu'à ce que les plus outrancières
lui soufflent que son voyage
se poursuivra quand bien même
la plume dégrisée du poète fatigué
cessera d'enfiler des mots grossiers,
allégée d'être ainsi déliée de l'impasse
du présent qui passe
au point que de chuter dans l'Hadès
en passant par mes fesses
elle s'en moque
comme d'une fin dernière de mon froc,
n'ayant plus de mots à rajouter à son dilemme,
c'est vers la lignée brisée du père
omnipotent comme un totem
que remonte alors la fêlure
qui parcourt mes poèmes.

PUISQUE mort,
le Dieu du livre le restera,
les mots du père qui rappelle à lui son fils
après l'avoir abandonné,
resteront à jamais tus,
si bien que sur les feuilles vierges de papier
mes rimes d'écolier,
après avoir bousculé mon esprit hébété
en bricolant une cosmogonie dont l'audace
est de lier la course du temps à l'expansion de l'espace,
transportent mon âme dans son voyage
par delà les couchés rougeoyants d'un soleil qui s'éteint
dans l'éther noir d'une nuit sans matin,
sans que jamais ne sera rompu le lien
noué sur le lit blanc de ma page,
avec son amour de loin.

DES chevaux de bois du manège
que réussissait à faire tourner dans un refrain
la musique des rimes de l'enfant puni dans son coin,
au contentement de mes fesses
que ma plume complice d'une âme sans âge
réitère sur moult pages
dans un diabolique racolage,
le geste de perpétuer cette aventure
dans l'écriture
se fait-il pour que ne s'enferme mon ego
dans une hébétude qui ne dit mot,
ou pour satisfaire une psyché
qui se laisse inverser sans réticence
par la duplicité des mots crûs qui s'agencent
dans l'ordre où se rajoute de l'outrance
à l'inconvenance.

À quoi dois-je mon retrait
dans une vie sans attrait ?
À cette hébétude indécrottable
qui ne voit pas venir la phrase improbable
ou aux rimes équivoques
d'une poésie baroque
qui, jour après jours,
pour que ne devienne un filon
le sombre de l'ombre
du vieux radoteur qui connaît,
avant qu'elles ne soient formulées,
les pensées suffisamment lissées
pour que puisse s'y mirer
l'ambiguïté de sa psyché,
accentuent la faille
où sombre l'envers de l'ombre
que n'épuise le travail.

LES pages qui se disputent cette énième rechute
sont des fragments d'un seul et même miroir,
où tout un chacun peut y voir
le savoir que je n'ai pas acquis,
l'amour que je n'ai pas conquis,
d'une vie que je n'ai pas saisie.

APRÈS avoir tourné les pages de mes amours de loin
où aux aspirations de l'âme
ne se mêlent les humeurs du corps,
dépourvu d'avoir connu
l'envers de mon être par le cul
je me coltine à présent,
embarqué dans ce non-poème
tanguant vers l'âge du naufrage,
la compagnie d'une hébétude
dont les durées pesantes lestent mon geste
qui a perdu l'entrain de contenir le vide qui abonde
sur les pages blanches qui se confondent
sur le chemin des jours sans amour.

LE premier jet surgit du vide
où l'indéterminé se consolide
et se prolonge en un trait d'esprit
quand la pensée s'arque à l'extrême
dans la solitude d'un poème,
me dérobe-t-il le monde
pour qu'à la pulsion de mort je ne succombe
et que mon âme,
alors que mes os se disloqueront dans le creux d'une tombe,
poursuive sa course dans l'infini des cieux
sans que ses ailes, héritées des anges et des dieux,
ne soient alourdies
par les cendres de la chair d'une fusion refroidie
si jamais, consumée dans la nuit,
ne s'éteignait la flamme de l'amour promis.

L'hébétude dont je parle

BIEN que l'éternité
de mon âme ne me leurre,
que la chape d'hébétude se referme
sur mon esprit demeure
quand la poussière qui ne cesse de retomber
sur une terre immobile sous mes pieds
obstrue mes échappées vers le vide illimité,
ce confinement sous le plafond bleu du ciel
ne me pèserait si,
de tromper la poésie n'en ayant plus peur,
mon corps s'adonnait,
après que son ombre se soit détachée
de l'écrivain penché sur la page,
au dérèglement de tous ses sens.

LA psyché du poète acrimonieux
qui, après s'être dédoublée dans un corps fiévreux,
s'ouvre pour être aimée à des aveux,
aviverait-elle plus encore la flamme noire de mes yeux
si, plutôt que d'atteler une ambiguïté latente
aux rimes entêtantes
qui n'ont comme finalité que de caracoler,
dans les écarts égrillards d'une poésie sans fard,
à la rencontre de l'attentionné
qui entendra dans les obscénités d'un délire
les dictas d'une lyre,
je m'en retournais être harponné
là où les solitudes
ralentissent le pas.

LA répétition de ce rituel
où, enculée,
la chair jouit d'être mortelle,
pourquoi l'accomplirais-je
si, sous le couvercle d'un ciel dont l'horizon m'encercle,
ne se détache un envol
de mon corps cloué au sol ?
Alors que les rimes ordurières d'une prose roturière
détournent les pulsions criantes de la chair
vers une prière qui fera,
l'esprit de cette dernière
échappant au cycle de la poussière,
qu'à la mort de mon corps,
ensevelie dans la terre
mon âme ne sera.

CETTE fréquentation des bas-fonds de la poésie,
où la crudité des rimes
m'est d'autant plus salubre
qu'elle incite aux dévoilements intimes,
élève-t-elle mon âme vers la plus évidée des nues
sans que jamais, pourfendu par le cul,
mon corps au monde n'ait appartenu,
à moins que le courage ne me vienne
à ce que mon angélique gardienne
soit tuée par le dard désiré
et, le verbe extirpé de ma chair
n'érigant plus de barrière,
à l'errance dictée par l'appétence des sens
m'y abandonner
comme si,
dans les premières années de mon enfance,
définitivement,
je l'avais été.

L'hébétude dont je parle

NOTRE propre drame nous étant connu
qu'une fois qu'il se déclame
tu m'as entraîné
mon âme,
pour confesser ta fascination pour ce dard charnel
qui t'aurait déchiré les ailes
en pénétrant mon corps vaincu par le cul,
dans les orgies d'une poésie
qui aujourd'hui me laissent,
aux abords de la vieillesse,
avec l'hébétude
pour compagnie.

RAJOUTER,
avant qu'une tournure affutée
ne relance la phrase griffonnée
vers une visée autre que celle escomptée,
que sans les rimes de bagatelles
qui astreignent ma ritournelle
à passer par l'aveu formel
de chacune d'elles,
mon âme désirante n'aurait enjambé
l'hébétude de mon esprit surpris
que puisse s'écrire à rebours,
une poésie d'amour
sans retour.

CETTE petite musique des rimes qui s'impose
dans les cascades de mots déversées sans pause
dans les débordements d'une prose
alors que je ne m'imaginai pas la tournure
que prendrait cette aventure dans l'écriture
qui, pour mon âme,
prolonge l'amour promis
jusqu'aux abords de l'infini
et qui, pour soulager mon esprit
de son angoisse du néant,
inscrit le tissage des mots de son cheminement,
non pas dans le temps qui passe
mais dans le vide illimité de l'espace,
mais comme le cours de mes jours
passés à attendre l'amour
découle des avancées du langage
qui en freinent le rattrapage,
avec ce dernier tour malin,
pour qu'aujourd'hui ne ressemble à demain,
ici, prend fin.

poème relu et modifié, le mardi 14 mai 2024

à propos

Ouvrage numérique édité aux dépens d'un amateur en vu d'un usage strictement personnel et non marchand.

Les droits d'auteur sur les poèmes : "*Un amour dépourvu de visage*", "*La forêt de mon ombre*", "*Cascade*", "*Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu*", "*Le chemin de la page*", "*Cosmagonie*", "*Mon âme*", "*L'hébétude dont je parle*", sont réservés.

La mise en page numérique de cet ouvrage a été effectuée par l'**Atelier Nulpar** à Rezé.

- Pour me contacter
- Pour une visite de mon site internet
- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements

